

Claudette Lockhead

*C'était le
temps du
guénillou*

Lockhead, Claudette

C'était le temps du guénillou

2^{ième} parution 3^{ième} trimestre 2021 (numérique)

1^{ère} parution 2^{ième} trimestre 2014 (imprimé)

Éditeur : Les éditions Gens de plume

Dépôts légaux – 2021

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

ISBN 978-2-9814944-2-9

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes petits-enfants :

Michaël, Francis, Émy, Camille, Alexandre, Nicolas

À mes arrières petits-enfants :

Daphnée et Théodore

Table des matières

Préface

Introduction 1

Précision 3

Mes grands-parents 7

L'eau 15

La terre 31

L'électricité 47

Le téléphone 51

Le chauffage 57

Le guénillou et les autres merveilles de la ville 61

La sexualité 67

La religion 75

L'école 83

La télévision 95

<i>Le « Pit à Charron »</i>	101
<i>L'automobile</i>	105
<i>L'aide sociale</i>	113
<i>Le choix de carrière</i>	117
<i>L'ère de l'air</i>	131
<i>Le retour</i>	137
<i>L'informatique</i>	143
<i>Aujourd'hui</i>	149
<i>La vie des femmes</i>	153
<i>Conclusion</i>	157
<i>Annexes</i>	159
<i>Remerciements</i>	167

Préface

Voici un livre vrai et sincère qui vous fera tantôt sourire, tantôt grincer des dents. Cette femme, l'une des plus grandes passionnées des mots qu'il m'ait été donné de rencontrer, vous livre des petits bouts de vie, sous l'angle de ses yeux d'enfant. Ce magnifique recueil nous fait vivre pour les plus jeunes ou revivre pour les plus âgés, des moments de l'histoire du quotidien des petites gens du Québec. Ces moments que nos jeunes doivent connaître et tout notre peuple ne pas oublier.

Bonne lecture !

A.H

Introduction

Le vent pousse depuis le matin, la pluie tombe à plein ciel. Les oiseaux marins ne volent plus. Ils dansent sur la batture entre les herbes qui les protègent. Le fleuve remonte vers sa source. Cette fois, ce n'est pas à cause de la marée, mais du vent, tellement il est fort. Faut-il que les vents d'ici soient puissants pour pousser un si immense fleuve à remonter vers sa source!

Majestueux, grandiose fleuve St-Laurent que j'aime tant et que je suis venue retrouver pour écrire. Ma table d'écriture devant la fenêtre, je regarde la marée qui monte, les oiseaux qui dansent et la petite araignée qui s'est mise en boule et pend au bout de son fil à l'extérieur de ma fenêtre, pour durer pendant cette rude température. Sa journée sera longue.

C'est tout de même bien, je trouve, d'être une araignée : se mettre en boule et attendre que le vent passe en se laissant balancer au bout d'un fil. S'il pouvait nous être donné de pouvoir faire ça! Pour nous, quand la tempête est passée, le problème est toujours là. On doit arrêter de balancer et décider.

Le mouvement de l'eau m'hypnotise et le vent pousse mes souvenirs vers leur source, dans l'enfance et je me rappelle. Je vais vous en raconter certains, vous n'en reviendrez pas. Quelques-uns dépassent l'imagination.

Précision

De ce petit livre je voudrais dire ce qu'il n'est pas et ce qu'il est.

Il n'est pas un livre d'Histoire qui raconterait comment, dans le quotidien, les gens vivaient autrefois. Je laisse cela aux historiens qui ont les compétences et les outils pour raconter ce qu'est un peuple, ses us et coutumes et son cheminement jusqu'à nous. Non, ce petit livre est la petite histoire des changements dont j'ai été témoin, qui se sont opérés de ma petite enfance à aujourd'hui et ma perception personnelle d'enfant curieuse qui regardait pour tout savoir et d'adulte toujours en marche qui se questionne pour en savoir le plus possible.

Pendant des siècles, les choses n'avaient guère beaucoup changé. Les apprentis suivaient les traces des maîtres, les garçons reprenaient le métier de leur père et les filles suivaient le chemin que la société leur avait tracé de tout temps : s'occuper de mettre des enfants au monde, de les nourrir, de les élever et d'entretenir le nid dans lequel elles avaient à les élever.

Sur le moment, on ne s'est pas aperçu tant que ça que les choses changeaient. Ça allait plutôt tranquillement.

Il y avait bien quelques fous du temps de mes parents qui niaisaient à se fabriquer des machines avec des ailes pour pouvoir voler ou encore un autre à s'essayer de parler à quelqu'un de l'autre côté de l'Atlantique ou encore celui qui faisait passer des sons dans une boîte de bois et dans laquelle, même si ça grinçait, on pouvait entendre de la musique ou des messages de la guerre.

On prenait plutôt ça avec un sourire, sans trop y croire et la machine à écrire sur laquelle on piochait ferme, demeurait la machine à écrire sur laquelle on piochait ferme. Tout était normal, tout était rassurant. On ne pouvait tout changer en même temps. Du moins au début. Il fallait que les cerveaux s'adaptent. Il ne fallait pas déstabiliser tout le monde. Il fallait amener les gens à prendre le chemin qu'on voulait leur faire prendre, celui de l'évolution technologique.

On a commencé par les appâter avec des appareils domestiques pour les femmes et des moteurs pour les

hommes. Les machines à laver automatiques, les électro-ménagers qui facilitent la vie à la maison. Les tracteurs et les machines agricoles qui rendent la vie sur les terres cultivables, moins difficile pour les hommes. Tout le monde était content.

Puis, tout à coup, un boum inouï. Tout se met à bouger en même temps. Et ce que l'on croyait être des amusements d'hurluberlus se perfectionnent et deviennent des objets de nécessité dont on ne veut plus se passer.

Moi, je suis arrivée à peu près entre les deux. J'ai vu la radio en bois et l'eau à la pompe dans la maison et je vois maintenant que la radio, la télévision, le téléphone, la ligne directe avec des gens du bout du monde se sont fusionnés. Wow !

Je vous raconte pour vous faire sourire, mais j'espère dans mon cœur que certaines choses vous scandaliseront et que vous vous souviendrez avec affection et respect de celles et de ceux qui vous ont amenés où vous êtes.

Mes grands-parents

Mon grand-père James était Écossais, protestant et de langue anglaise. Il s'était établi au Québec en s'achetant une terre et l'avait cultivée. Il cultivait des légumes qu'il allait vendre toutes les semaines au marché Jean-Talon. Il partait de nuit avec son cheval et sa charrette remplie de ses légumes, sur le boulevard Curé Labelle, la seule route qui menait au Nord et qui portait le nom du curé qui s'est battu et débattu pour la colonisation des Laurentides. Il partait donc très tôt sur ce chemin pas encore pavé, pour arriver, 20 à 25 km plus loin, vers 5 heures du matin, pour installer ses étalages avant que les clients n'arrivent. C'est de cette façon qu'il a pu nourrir et faire vivre ses 11 enfants.

Aujourd'hui, sa terre n'est plus. Le boulevard Labelle est devenu la route 117 et de chaque côté se sont construits des commerces. La maison où je suis née, bâtie sur une parcelle de sa terre, a été démolie et à la place se dresse maintenant un McDonald. Ce qui est resté, c'est cette petite crique où l'on allait attraper des ménés à main nue et qui porte le nom de Rivière Lockhead.

Ma grand-mère Corinne était de souche québécoise, de langue française, catholique et sage-femme. On n'a jamais su comment ils s'étaient rencontrés.

Il était possible de se marier entre catholiques et protestants si l'Église catholique donnait sa permission. Il y avait cependant une condition, un engagement à prendre : que les enfants à venir soient baptisés et grandissent dans la religion catholique. L'engagement fut pris et ils se sont mariés.

Le dimanche, James conduisait sa femme et sa trolée d'enfants à l'église catholique pour la messe et lui continuait à l'église protestante un peu plus loin, que l'on appelait « la mitaine ». Probablement un dérivé de « meeting ». Il n'a jamais voulu se convertir à la religion catholique. Mais Corinne veillait.

James avait des frères. Ils se sont établis aux États-Unis et ils ont fait fortune dans la construction d'avions : les célèbres Lockheed. (Le nom Lockheed a souvent changé de forme, au gré des populations environnantes. Les gens prononçaient : Lockheed, Lockheed, Lochheed, au Québec on a même entendu Lahide, etc.) Ils étaient protestants eux aussi et ma

grand-mère a coupé tous les ponts avec eux, par peur des influences du protestantisme qu'elle considérait néfastes pour ses enfants. Chez elle, elle pouvait contrôler. Au-dehors, pas sûr.

Dans le temps, c'est seulement dans l'Église catholique qu'on pouvait trouver le salut : « Hors de l'Église, point de salut ». C'était l'enseignement des prêtres catholiques. Où irait donc son James après sa mort ? Ça la chicotait.

Elle se croyait investie du devoir de faire de lui un catholique. Quand on est marié, c'est à tous points de vue. Mais de l'Écossais pur scotch, ça ne change pas d'idée, ça. Et puis, lui aurait été enterré dans le cimetière protestant et elle dans le cimetière catholique. Ils n'auraient plus été ensemble. Est-ce que de l'autre bord ç'aurait été pareil, elle au ciel et lui en enfer ? Elle ne pouvait pas accepter ça. Il devait se convertir veut, veut pas. Il fallait donc y aller par la jarnigoine et de la jarnigoine, elle n'en manquait pas.

Jarnigoine : capacité de réfléchir pour trouver des solutions. Prononcez jarnigoène.

Un jour, mon grand-père, devenu vieux, est tombé gravement malade. Les derniers jours, il était inconscient. Le bon Dieu des catholiques offrait à Corinne l'occasion d'agir qu'elle avait toujours implorée dans ses prières.

Elle a fait venir le prêtre catholique. Celui-ci a baptisé mon grand-père et lui a administré les derniers sacrements. Sans même s'en rendre compte et sans trahir sa religion, mon grand-père était devenu catholique. Corinne venait de lui offrir le ciel.

C'est pas beau ça?

Quand le prêtre est sorti de la maison, il a croisé sur les marches de la galerie le ministre protestant qui venait d'apprendre que James se mourait. Tout de suite, il a compris qu'il était arrivé trop tard. Très en colère, il a dit à ma grand-mère :

« Vous aurez son corps,
mais vous n'aurez pas son âme »

James est mort quelques jours plus tard, sans savoir ce qui lui était arrivé, sans savoir qu'il était devenu catholique. Est-ce qu'il cherche encore son ciel à lui?

Ils sont enterrés ensemble dans le cimetière catholique. Se sont-ils revus de l'autre bord quand ma grand-mère est arrivée quelques années plus tard ? Est-ce que James l'attendait avec « une brique pis un fanal »? Qu'est-ce qu'ils se sont dit ? Est-ce que le patriarche avait eu le temps de décolérer ? Est-ce que chacun a trouvé son juste ciel?

Une brique pis un fanal : attention, ça va faire mal.

Aujourd'hui, la plupart du temps, on recourt à l'incinération. On brûle les corps et on met les cendres dans une petite urne; ça n'en prend pas une très grosse. Ça ne prend pas grand place.

On enferme ensuite cette urne dans un petit casier. Ce casier fait partie d'un ensemble de casiers, il y en a quasiment mur à mur et du plafond au plancher. Quand on veut rendre visite à un être cher mort, on va prier devant le mur de casiers. C'est moins intime, mais ça permet de prier ou de rendre visite à plusieurs

personnes en même temps parce que nos prières débordent, forcément. Le casier n'est pas très grand et l'on ne peut s'en tenir qu'à un seul.

Cette façon de faire ne ressemble en rien au cimetière jardin où l'on peut ressentir que nos morts reposent en paix.

L'eau

Je suis née à la campagne. Ma mère, infirmière habituée en ville, avait eu certaines exigences avant d'accepter de s'installer là : l'eau dans la maison en était une. En ce temps-là, à la campagne, l'eau était tirée du puits dehors, à la chaudière, en arrière de la maison ou devant (ça dépendait de l'endroit où on l'avait creusé, on se sacrifiait pas mal de l'aménagement paysager) au fur et à mesure des besoins de la maisonnée. Mais chez-nous, excusez pardon, nous avions l'eau dans la maison. Ce n'était bien sûr pas le système de plomberie que nous connaissons aujourd'hui.

C'était une pompe que les adultes devaient manœuvrer à force de bras, avec un grand manche que l'on montait et descendait. On pompait. Les premiers coups étaient faciles, il n'y avait pas d'eau dans le tuyau, mais à mesure que l'eau montait, l'exercice demandait du bras. Après quatre ou cinq coups, il me semble, l'eau se mettait à couler. Si on arrêtait de pomper, l'eau redescendait dans le tuyau et jusque dans le puits et arrêtait de couler. D'une main le manche, de l'autre ton verre, « manque pas ton coup ». Il m'a fallu quelques essais d'apprentissage. J'étais petite. Je me souviens d'avoir essayé, assise sur le bord du

comptoir, pour obtenir juste quelques gouttes au fond du verre, mais je ne sais pas si j'ai un jour réussi à en remplir un. J'en doute. Des années plus tard, ma mère appelait encore le robinet : la pompe.

Bien sûr, c'était de l'eau froide qui venait directement du puits. Elle était acheminée par un tuyau enfoui profondément dans le sol pour ne pas que le gel de l'hiver tourne l'eau en glace, fende le tuyau et nous prive d'eau.

Pour l'eau chaude, c'était le même procédé auquel on ajoutait une deuxième étape : le chauffage dans un gros chaudron ou dans le ***bol***. Imaginez et multipliez pour les bains en cuvette et la lessive (chez-nous on disait le lavage).

Le ***bol*** : (prononcer à l'anglaise bol-er). C'était un récipient rectangulaire et creux qui s'insérait dans le poêle. On chauffait le poêle au bois et ça chauffait l'eau. On avait ainsi tout le temps de l'eau chaude. Pas fou. Avec ça, on arrosait les feuilles de thé (pas de sachet) dans la théière de métal que l'on repoussait sur le rond du fond et on avait toute la journée du thé bien fort et chaud ou encore, on allongeait la soupe d'une

ou deux louches de cette eau s'il arrivait plus de monde que prévu.

La qualité de cette eau, me direz-vous? Il y avait bien un petit dépôt dans le fond, mais : « Y a jamais personne qui est mort de ça » que l'on vous aurait répondu à l'époque.

La cuvette : C'était une sorte de grand récipient rond ou carré ou rectangulaire avec des coins arrondis, en tôle grise, avec des poignées, qui servait à toutes sortes d'affaires :



Cuvettes de Raymond Houde
Photo de Robert Houde novembre 2013

prendre son bain ou donner le bain des enfants ou encore laver des vêtements avec la planche à laver.

On en trouve encore quelquefois dans les magasins d'antiquités.

Les gens ne les utilisent plus aux mêmes fonctions. Des fois, ils mettent de la terre et des fleurs dedans, en décoration sur leur parterre. Peut-être qu'aujourd'hui aussi, certaines personnes se sacrent bien de l'aménagement paysager. S'ils savaient combien de fesses ont trempé là-dedans, ils auraient peut-être quelque pudeur à exposer ainsi notre histoire.

La **planche à laver** : Comment décrire ça. C'était une sorte de cadre rectangulaire en bois, dont les côtés étaient plus longs, pour former des pattes d'appui taillées au 45, dans la cuvette. Ce cadre retenait une surface en tôle ondulée ou en verre granulé à très gros grains (selon le niveau du budget ou le niveau d'exigence de celle qui l'utilisait) sur laquelle les femmes s'acharnaient à frotter les vêtements avec du savon du pays qu'elles fabriquaient elles-mêmes. Et le savon et la planche à laver réunis



Planche à laver de Raymond Houde
Photo de Robert Houde juin 2014

rognaien au premier frottement la peau des jointures. Chez-nous, la planche à laver était en verre, bien sûr.

Prenez le temps de lire la recette du savon du pays, à la page suivante, ça en vaut vraiment la peine. Je l'ai réécrite exactement comme dans le livre de Madame Émilienne Gagné.

AVERTISSEMENT

Si, dans un de vos jours de délire, vous décidez de passer à l'action et d'utiliser une ou plusieurs de ces recettes, sachez que ce livre n'est pas un livre de recettes éprouvées. Je ne sais pas les conséquences et les risques que vous courez. Je ne m'en tiens nullement responsable. Je ne les écris que pour vous faire sourire.

RECETTE DE SAVON DU PAYS

(installation en plein air)

Pour faire ce savon, cela comprend deux opérations : le consommage des graisses, suifs ou déchets gras, débris d'abatage, etc.

Pour 25 lbs de résidus de gras, il faut :

3 lbs de caustique et de l'eau froide pour couvrir entièrement

Il faut commencer par faire fondre le caustique

Préparez un bon feu sous un grand chaudron de fer.

Ajoutez le caustique et l'eau pour couvrir entièrement; puis ajoutez les résidus gras.

Faites bouillir et laisser mijoter de 2 à 2½ heures.

Ajoutez de l'eau au besoin pour empêcher de brûler.

Quand le consommage est fait, éteignez le feu, laissez-le refroidir.

Le lendemain, coupez en morceaux, pesez le gras pour faire le savon.

25 lbs de gras, 8 lbs de résine, 7 lbs de caustique, 6 gallons d'eau froide environ, 1 gallon de gros sel.

Mettez dans le chaudron de fer l'eau et le caustique et laissez dissoudre.

Ajoutez la résine après avoir fait un feu doux pour dissoudre complètement.

Lorsque c'est dissous, mettez le gras; brassez pour le faire fondre et pour que le savon cuise également.

Faites cuire sur un feu doux pendant 2 à 2½ heures. Lorsque le savon a bouilli quelque temps, plongez la palette de bois et soulevez-la, si la palette de bois se décharge par paquets, il est temps d'ajouter le sel en brassant. Laissez bouillir encore quelques minutes.

Lorsque de nouveaux bouillons apparaissent, si cela apparaît clair, il y a assez de sel; s'il en faut, ajoutez par petites quantités. Si après avoir ajouté le sel, le savon contient des petits grains en forme d'œufs de poisson, il est trop cuit. Il faut alors ajouter beaucoup d'eau froide et brasser jusqu'à ce que ces derniers aient disparu.

Le lendemain, coupez le savon en morceaux.

.....

Source : Walker Gagné, Émilienne « La cuisine de mes grands-mères ».

Je vous conseille d'en acheter, c'est moins compliqué. On n'est plus obligé de vivre des affaires de même.

Si on voulait faire plaisir à une femme, on lui offrait en cadeau du Savon d'Odeur qu'elle ne gardait que pour son bain à elle et pas pour le lavage. Elle le cachait dans ses tiroirs. Les enfants étaient lavés au savon du pays, corps et cheveux. On ne connaissait pas encore le shampoing qui a été longtemps vu comme un luxe dont on pouvait se passer.

Je crois que la planche à laver était réservée aux petits morceaux quand il y avait une machine à laver à la maison, pour les bas entre autres. Pure laine vierge, tricotés à la main, lavés à la main avec de la peau de jointures, rincés avec de l'eau à la même température que celle du lavage et ensuite enfilés sur des supports en forme de bas, en métal ou en bois, pour les laisser sécher à la température ambiante et qu'ils ne rétrécissent pas.

Enfin, qu'ils ne rétrécissent pas trop vite, car malgré les efforts fournis, ils finissaient toujours par feutrer et raccourcir, mais plus épais, ils étaient plus chauds. On les passait à celui de la famille à qui ils allaient. La

lavandière ne s'en sauvait pas pour autant, elle tricotait une autre paire de bas en pure laine qu'elle aurait à laver sur la planche ensuite.

Ce n'était que de la pure laine que l'on pouvait tricoter. Il n'y en avait pas d'autres. Toutes les fibres synthétiques n'étaient pas encore inventées. Aujourd'hui, la vraie pure laine, faut la chercher longtemps et y mettre le prix.

Quand il n'y avait pas de machine à laver, tout devait être lavé sur la planche : les draps aussi et les combines (le vrai mot c'est *combinaisons*) des hommes. Ces grands machins tout d'une pièce qui allaient des chevilles au cou, avec des manches longues, boutonnés sur le devant, avec un panneau d'ouverture à l'arrière au niveau des fesses, pour faciliter les évacuations. C'était en laine, mais pas tricoté. Ça s'achetait par catalogue chez Morgan, Dupuis Frères ou Eaton.

Les hommes travaillaient avec ce sous-vêtement et dormaient avec ce sous-vêtement. Le même toute la semaine. (Je n'ai jamais vu mon père avec ça; ma mère n'aurait pas supporté). Ils le portaient pendant

plusieurs jours, même après avoir fait des gros travaux. Je soupçonne que l'homme n'a pas gagné son pain qu'à la sueur de son front. Ils n'en changeaient que le samedi, jour du bain. Parce qu'on en était à un bain par semaine, le samedi. Chaque jour, quand ils rentraient, ils se lavaient le visage et les mains jusqu'aux coudes et mettaient de l'eau partout. Les femmes essuyaient. Les douches? Jamais vues, connaissaient pas; quotidiennes? Quoi? Combien de jointures a-t-il fallu sacrifier à ce régime? Les femmes devaient sûrement faire un petit trempage avant!

Pour sauver sur leur lavage personnel, elles portaient par-dessus leur robe un grand tablier. Ce tablier servait à protéger leur robe bien sûr, mais servait aussi à toutes sortes d'autres affaires. Elles avaient toujours chaud car on partait le poêle à bois aux petites heures du matin et on l'alimentait toute la journée été comme hiver. Il fallait bien nourrir la marmaille et pour ça se tenir près du feu. Alors, le tablier servait à essuyer la sueur du front et du cou ou à se protéger les mains pour prendre un plat chaud. Il servait aussi à essuyer les larmes des petits et même à les moucher à l'occasion. C'était l'outil multifonctionnel par excellence.

Ce tablier n'est qu'un exemple d'un objet multifonctions. J'ai vu les femmes utiliser un petit couteau à patates pour couper un fil, pour visser, pour couper du papier, pour gratter de la peinture et du côté des hommes c'était pareil, une barre à clous ne servait pas seulement à arracher des clous et une chaîne avait mille fonctions. C'était là tout le génie des gens qui n'ont pas beaucoup et qui savent utiliser au maximum ce qu'ils ont sous la main.

La machine à laver : Était-ce en même temps ou après, toujours est-il que le « moulin à laver » est apparu. Sorte de grand tonneau en bois, avec un manche à l'extérieur qui traversant le bois était relié à . . . un pivot, je crois. En actionnant manuellement ce manche de droite à gauche et de gauche à droite on brassait le linge à l'intérieur de la cuve. De là l'expression encore utilisée de nos jours :

« Je vais aller faire une petite brassée ».

Le temps de brassage était aléatoire. La femme connaissait sa famille et donc sa compétence à s'encrasser. Si elle avait fait porter la salopette au petit pendant deux ou trois jours elle savait, c'était

directement proportionnel. Elle jugeait à l'œil. Elle commençait toujours avec le linge le plus pâle et ne changeait pas l'eau à chaque brassée. Le pompage, l'eau qui n'était pas encore chaude dans le boler (on l'avait prise pour commencer le lavage) non, non, de la brassée du linge le plus pâle au plus foncé dans la même eau. Si, pour la dernière brassée l'eau n'était plus trop, trop limpide, ça ne paraissait pas sur le linge foncé.

Je ne me souviens pas de quelle façon on vidait la cuve ensuite.

Pour le séchage, on remplissait la corde à linge dehors, été comme hiver. Quand la femme rentrait le linge en hiver, il était gelé raide et pas tout à fait sec. La femme, toujours elle, étendait sur des cordes dans la maison. Ce genre de séchage faisait en sorte que les serviettes, les débarbouillettes et les ratines en général étaient rudes comme du papier sablé. Elles n'avaient plus leurs formes premières et tiraient sur le biais. Il fallait tirer de biais dans l'autre sens quand on les pliait pour leur donner un semblant de forme.

Puis, la machine s'est perfectionnée. Il en est arrivée une blanche en métal avec un boyau de remplissage ou peut-être de vidage et un tordeur. La modernité entrainait dans nos vies. Même qu'avec l'électricité, le brassage



Photo de Lory-Ann Grondin avril 2014

se faisait tout seul et le tordeur tordait tout seul. On prenait un morceau de linge tout dégoulinant dans la cuve et il ne s'agissait que de lui montrer et il entraînait tout le morceau qui tombait à l'arrière dans la cuvette.

Il est même arrivé des accidents avec ça : si par malheur on n'enlevait pas les doigts assez vite ou qu'on présentait le morceau de linge de trop près, la main et même le bras y passaient.

Chez-nous, notre machine avait une protection : si par manque de prudence on se prenait un doigt, de l'autre main on pouvait donner un coup de poing sur la clenche située au-dessus du tordeur et les rouleaux se

disloquaient. On pouvait ainsi retirer le doigt ou la main sans trop de dommages. Pour remettre le monstre en marche on tournait le gros bouton noir qui permettait d'ajuster la pression des rouleaux selon les besoins. Innovation marquante dans la vie des femmes.

Ce modèle a été d'actualité jusqu'à l'arrivée de mon adolescence. On était encore loin des Maytag, laveuse et sécheuse. Celles-là, quand elles sont sorties, on s'assoyait devant pour les regarder fonctionner. On ne savait pas faire autre chose en attendant. Notre intervention n'était plus requise. Un apprentissage approprié a été nécessaire pour savoir quoi faire de nos mains et de notre temps durant l'opération.

La terre

Pour les hommes de la terre, je crois bien que la vie n'était pas plus facile. L'oncle Patrick avait hérité de la terre de ma grand-mère tout à côté de chez-nous; droit d'aînesse oblige. Il n'était pas l'aîné, mais il était celui des plus vieux qui restaient. Les autres plus vieux étaient établis ailleurs.

Mon père étant le plus jeune n'a jamais été désigné pour ça. Juste à le voir, on s'apercevait tout de suite qu'il n'avait pas le style. De toute ma vie, je ne l'ai jamais vu avec un outil dans les mains, même pas un pinceau. Celui-là était instruit, en habit cravate et avait plus d'aptitudes pour pousser un crayon qu'une charrue. Ça se voyait tout de suite.

Des labours à la récolte des foins, tout se faisait avec les chevaux comme moyen de traction. Patrick cultivait la terre et élevait des vaches. Mais, seigneur qu'il n'était pas patient.

On l'entendait sacrer et crier après ses chevaux s'ils avaient le malheur de s'enliser ou de ne pas aller assez vite. Ma mère racontait qu'elle l'avait entendu blasphémer et frapper son cheval avec une planche un

jour d'orage. Elle avait craint que le diable lui apparaisse, à Patrick, pas à elle.

Peut-être qu'il n'avait pas la vocation. C'était certainement une question qu'il ne s'était jamais posée. D'ailleurs, qui se la posait à l'époque? Les choses étaient ce qu'elles étaient et personne ne formulait ça en question.

J'étais toujours rendue là, dans les pattes de tout le monde ou dans le champ des vaches. J'allais écœurer l'oie qui me courait après et me mordillait les chevilles (ça pince réellement) et je regardais la chèvre manger sa corde sans le dire, à personne, pour voir ce qui arriverait quand elle aurait fini. Je n'ai jamais eu la patience d'attendre.

Mon oncle avait des grands fils qui me prenaient soin. Ils travaillaient avec lui sur la terre. Ils faisaient aussi les foins. Ils avaient un tracteur qu'ils m'apprenaient à conduire. J'avais cinq ans. Je ne sais plus quelle machine ils accrochaient derrière pour couper les foins, mais ça donnait de grands rangs sur toute la longueur du champ.

Aujourd'hui, on dit des andins. Ils prenaient ensuite les fourches et faisaient des vailloches.



Photo d'un tableau
au chalet de
M. Jean-Yves Sylvestre
à Cap-St-Ignace

Toujours est-il qu'avec les fourches, ils ramassaient une vailloche d'un seul coup et la mettaient dans la charrette à foin. Ils étaient très habiles.

Pendant ce temps, un jour, curieuse de savoir comment c'était de marcher sur ce beau tapis doré de foin coupé, j'ai enlevé mes sandales. Un de mes cousins me l'a déconseillé, mais j'en avais trop envie, j'ai essayé. Je me suis vite rechaussée. Les tiges coupées sont très piquantes et très coupantes.

Quand c'était la dernière charretée, l'un d'eux m'attrapait et me lançait sur le tas. J'avais peur de me retrouver aussi haut, je n'avais rien pour me tenir que

des brins de foin et le cheval avançait. Je ne suis jamais tombée.

Imaginez mon étonnement et ma déception quand je suis retournée longtemps après, avec mes enfants voir faire les foins. Des tracteurs immenses tiraient une batteuse-lieuse qui pétait des balles de foin déjà toutes faites.

Quand Marie-Ange, la femme de Patrick, en avait assez de me voir, elle me faisait actionner la centrifugeuse. J'haïssais ça et je partais en courant à la maison à la première occasion.

La centrifugeuse : appareil monté sur pied, en forme de bol avec deux becs verseurs qui servait à séparer le lait et la crème. Évidemment, on devait l'actionner en tournant avec une manivelle, à la main. Une fois la séparation faite, on mettait le lait dans des bidons de métal et la crème dans la barate à beurre.

J'ai vu, depuis, des centrifugeuses piquées dans des parterres avec des fleurs dedans. Seigneur, ça ne finira donc jamais!

Barate à beurre : ça, c'était fait comme un petit baril à bascule, en bois. À l'aide d'un petit bras, encore, on faisait basculer le petit baril, aller et retour jusqu'à ce que la crème se change en beurre. C'était long et il fallait garder un bon rythme. Moi, j'étais déjà partie chez-nous depuis longtemps. J'attendais inconsciemment l'avènement de Lactantia et de ses machines à bascule, à moteur, en acier inoxydable.

Quand le beurre était fait, on le formait en brique dans de petites boîtes en bois sans fond avec un couvercle qui entrait juste dans la boîte, muni d'un manche au centre, pour pousser le beurre en dehors, une fois la brique formée.

Pour le conserver, on le descendait dans le puits pour le garder au frais, avec les bidons de lait. On était encore loin de l'invention du congélateur, mais on a gardé cette habitude, en camping, de mettre la bière dans l'eau de la rivière pour la garder fraîche.

Chez-nous, on achetait local, nos produits du Québec, directement du producteur voisin, mon oncle Patrick. Bébé, on passait d'une traite (peut-être que mon mot

est mal choisi) du lait maternel au lait de vache à 42%, je crois.

Était-il passé par la centrifugeuse avant ?

Dans le temps, l'agriculteur, qu'on appelait l'habitant faisait lui-même boucherie à l'automne. C'est-à-dire qu'il tuait lui-même ses bêtes pour nourrir sa famille et d'autres familles qui lui en commandaient, pendant l'année.

J'ai eu connaissance, de loin, de l'abattage du cochon. On attachait le cochon par les pattes d'en arrière, on le soulevait dans les airs attaché à je ne sais quoi et on lui coupait la jugulaire. Les femmes s'empressaient de recueillir le sang avant qu'il ne coagule, pour faire le boudin. Ce jour-là, ma mère me gardait dans la maison, mais j'entendais crier le cochon même la porte de la maison fermée et malgré la distance. Il était toujours vivant et pleurait comme un bébé naissant. L'horreur.

On était encore très loin d'Olymel.

Tout ce qui concernait le cochon, à l'époque, c'était l'horreur.

Mes grands cousins partaient avec des barils de métal dans la boîte de leurs camions. Ils faisaient la tournée des restaurants de Montréal et ramassaient pêle-mêle dans les barils, tous les restes de nourriture qu'ils pouvaient trouver. Quand ils revenaient, du haut de la boîte de camion, ils déversaient cette bouette dégoûtante, baril après baril, directement par terre, dans le port à cochons.

Un jour, mes cousins m'ont grimpée dans la boîte du camion. Je n'oublierai jamais mon dégoût et ma peur de voir les cochons s'empiler les uns sur les autres, à mes pieds, pour se nourrir de ce qu'on appelait la « swille ». Avec ça, on avait des cochons gras.

Personne ne s'occupait de sa diète ou de sa ligne et les inspecteurs de santé publique n'étaient pas encore inventés. C'est l'époque de l'année où mon père achetait son cochon de mon oncle, pour nous, sa famille.

En ce temps-là, un bloc de lard faisait deux pouces, deux pouces et demi d'épaisseur. Ne cherchez pas, vous n'en trouverez plus. Quand on tuait le cochon, on conservait le lard (dans le cochon, rien ne se perd, tout

est bon, même les oreilles pour la cabane à sucre) que l'on salait dans des contenants de céramique : un rang de gras, un rang de gros sel. Comme ça, on en avait tout l'hiver.

Les hommes en mangeaient au déjeuner le matin avec du pain. Ils travaillaient dur, aux grands froids, souvent longtemps, ça leur faisait un fond solide et les protégeait du froid qu'ils disaient.

Les femmes en sortait un bloc de temps en temps pour mettre dans la soupe aux pois agrémentée de blé d'Inde lessivé ou dans les bines. (Voir la recette de blé d'Inde lessivé plus loin).

« Y a jamais personne qui est mort de ça. »

Mais ma mère ne prenait pas de risque là-dessus et faisait toujours beaucoup, beaucoup, beaucoup cuire le porc très longtemps.

BLÉ D'INDE LESSIVÉ

Faites bouillir une pinte de cendres de bois franc et 1 gallon d'eau durant quelques minutes;

Laissez reposer. Décantez et jetez la cendre.

Dans un autre récipient, mettez une pinte de blé d'Inde canadien, 10 pintes d'eau et 1 pinte de cette lessive.

Laissez bouillir environ 3 heures ou jusqu'à ce que le blé d'Inde soit entièrement cuit, c'est-à-dire jusqu'à ce que les petits points noirs commencent à décoller.

Retirez du feu, rincez, égouttez et rincez de nouveau.

Faites bouillir à l'eau claire environ ¼ d'heure, retirez, rincez de nouveau.

Laissez tremper à l'eau claire 4 ou 5 heures; étendez pour sécher.

Le blé d'Inde sera meilleur s'il a gelé avant de sécher.

.....
Source : Walker Gagné, Émilienne « La cuisine de mes grands-mères ».

Je ne sais pas à quoi tout ce trouble que l'on se donnait servait. Je sais que l'on mettait du blé d'Inde lessivé dans la soupe aux pois, mais je me demande si on en mettait ailleurs aussi. Ma mère, elle, l'achetait en boîte et n'en mettait que dans la soupe aux pois. On aimait ça quand on était petit. Il en est resté un goût d'enfance à mon plus jeune frère. Pour lui faire une surprise, je lui en ai trouvé en conserve et je lui ai fait ma fameuse soupe aux pois.

Je crois bien faire la meilleure soupe aux pois du monde, mais avec le blé d'Inde lessivé ajouté, elle avait un arrière-goût que je n'ai pas réussi à identifier encore. C'est, à mon avis, vraiment très mauvais. Ça ne vaut pas la peine de se donner tant de mal pour faire le blé d'Inde lessivé, c'est dégoûtant. Je ne vous le conseille pas.

Mais attention, on ne faisait pas que manger. On buvait aussi et chaque famille avait sa petite tradition là-dessus. Chez-nous, ma mère faisait du vin de pissenlit. J'en ai fait à mon tour quand j'habitais à la campagne et mon fils a pris la relève un certain temps. D'autres faisaient du vin de betterave, du vin de gingembre, du vin de gadelles noires (cassis) ou du vin de carottes,

mais d'autres plus coriaces se lançaient carrément dans l'alcool frelaté que l'on nommait de noms différents selon les régions : de la Bébitte, de la Bibinne, du Corne-en-cul ou de la Flacatoune.

LA FLACATOUNE

Tu prends deux siaux de son que tu jettes dans une grande cuve. Tu varies ensuite dessus dix siaux d'eau et une boîte de houblon. T'ajoutes dix livres de sucre et une pinte de m'lasse noire, ben épaisse. Tu mélanges à plein, pis tu laisses farmenter jusqu'à 3 trois semaines.

Mais j't'avartis, ça pue fort sans bon sens les promesses d'enivrement et tu risques de t'souïler juste à humer la future boisson.

Quand la farmentation grouille pu dans la cuve, tu prends c't'espèce de bouette pas mal liquide, pis tu la fais chauffer par paquet dans un grand alambic de cuivre, dont le serpent se tortille comme la queue de plusieurs cochons boute à boute. Là il faut être patient, pis surtout faut pas boire tout'suite l'espèce d'eau blanchâtre qui sort à l'autre boute avec un air si tant doux et pas malin, parce que t'as affaire à de la flacatoune pure. Si tu te laisses tenter trop vite par les lichettes sur le boute du serpent, tu vois pas l'heure de finir, parce que tu t'souïles avant. Crois-en mon expérience, ça m'a joué des vilains tours qui m'ont coûté plusse d'indulgences plénières que j'en avais en résarve !

Mais si tu fais comme j'te dis, ça devrait te rapporter de quatre à cinq bouteilles de bonne flacatoune de première qualité pour les fêtes. Ensuite, t'as juste à recommencer,

pour en faire d'autre, car y faut pas que personne en manque.

D'ailleurs, le curé lui-même apprécie à sa juste valeur une goutte de flacatoune dans un petit verre de vin de messe (le caribou) les jours de fête.

« Ça n'a jamais fait de mal à personne, au contraire ».

.....

Source : Jean Boisjoly. Sur la côte-très-très-au-nord. 1991

Pour une meilleure compréhension, il est probablement nécessaire de vous traduire certains mots ou passages :

Siaux : prononciation québécoise ancienne du mot seau. Il semblerait qu'à cette époque, ce n'était pas compliqué de se procurer du son ou du houblon à la chaudière.

Pinte : ancienne mesure anglaise remplacée maintenant par le système français. La pinte valait un peu plus d'un litre.

Indulgences plénières : monnaie virtuelle du Vatican que l'on pouvait échanger contre des fautes commises pour se les faire pardonner. Il y avait les indulgences ordinaires qui effaçaient rien que des petites affaires pas fines ou pas propres et il y avait les plénières qui effaçaient vraiment toutes traces de choses graves. Après, on pouvait recommencer. Les gens en faisaient une véritable collection.

Caribou : ça peut être deux choses : les rennes du Père Noël ou, dans ce contexte-ci : un ajout d'alcool dans n'importe quel vin pour être bien sûr de se soûler.

L'électricité

C'était quelques années avant que je ne vienne au monde, que l'électricité devait passer chez-nous.

C'était la Grande Ligne, la route du Nord. Quand on a décidé d'électrifier cette région, mon grand-père s'y est opposé. « Il n'y aura pas de poteau sur ma terre » qu'il aurait dit. Il empêchait ainsi toutes les autres terres qui venaient après la sienne d'avoir de l'électricité. Il s'assoyait dans sa charrette à cheval et regardait travailler les poseurs de ligne. Pour les narguer? Pour les surveiller pour qu'ils ne posent pas de poteaux dans son dos? Je n'ai jamais su. Des vieux qui l'avaient connu m'ont dit de lui : « Ça, c'était un vieux maudit ».

Moi, je soupçonne ce vieil Écossais de ne pas avoir voulu payer les frais que l'électricité encourait. Je ne l'ai pas connu. Il est mort avant que j'arrive. Il a fallu attendre sa mort pour que l'électricité passe jusqu'aux Pays d'En-Haut.

Aujourd'hui, l'état se sacre bien de savoir si tu veux ou tu veux pas. Si tu veux pas, attache ta tuque, rassemble ta « gang » et prépare-toi à discuter longtemps. Surtout si ton gouvernement a décidé de

vendre de l'électricité à tes voisins américains. Des fois, ça marche et les gens obtiennent ce pourquoi ils manifestent.

Le téléphone

Une autre exigence de ma mère, c'était d'avoir le téléphone. À l'époque, c'était une boîte en bois fixée au mur, avec deux cornets : un sur le côté gauche accroché sur un support à ressort, qui ouvrait ou arrêtaît une communication : d'où les expressions « raccroche Maurice » ou « ferme la ligne » et un autre sur le devant (c'était deux modèles de cornets différents) dans lequel on criait à pleins poumons une fois que l'on avait décroché le premier pour se le mettre sur l'oreille et avoir pris soin de crinquer la petite manivelle fixée sur le côté droit pour actionner ça comme du monde. Là, c'était une téléphoniste de Bell, quelque part dans l'univers, qui ploguait et déploquait (c'est comme ça qu'on disait chez nous) des fils pour établir la communication.

Chez-nous on disait aussi des catins au lieu de dire des poupées. Imaginez ma confusion quand j'ai entendu mon oncle Patrick crier comme un damné à la pauvre téléphoniste 4141 (prononcez comme lui, catin – catin). Je ne comprenais pas ce qu'il voulait. Je pense avec grande sympathie à la petite téléphoniste toute énervée qui ploguait et déploquait ses fils à toute vitesse pour satisfaire le client. Le service à la clientèle n'était pas encore institué dans chaque entreprise, mais

toutes les femmes le connaissaient intuitivement aussitôt qu'elle entendait une voix d'homme même si l'homme ne criait pas. Imaginez si le ton montait.

Au début, les voisins n'avaient pas le téléphone. Ils venaient téléphoner chez-nous. C'est comme ça que ma mère a pu être témoin de la grande joie que peut procurer la naissance d'un enfant, quand le Pic à Brisebois est venu appeler le médecin parce que sa femme allait accoucher. Devant son excitation, ma mère demande :

- C'est votre premier?
- Non, c'est mon 14^e.

Quand quelqu'un nous appelait, un code de sonnerie personnel nous indiquait que l'appel était pour nous parce qu'on était plusieurs abonnés sur la même ligne. Il me semble que pour nous le code de sonnerie était 1 grand, 2 petits, 1 grand. Petits et grands coups étaient déterminés par la longueur de temps que durait la sonnerie. Le hic c'était que certains habitants de la région qui avaient fini par avoir le téléphone eux aussi, connaissaient notre code et le code de tous les autres abonnés. Les distractions étaient rares, mais celle-ci en

était une : les gens écoutaient, en secret, les conversations des autres.

Un jour, ma mère, qui était grecque, reçoit un téléphone d'une femme grecque qu'elle avait perdue de vue depuis longtemps. Elle s'est mise à parler en Grec. J'étais pétrifiée. Assise par terre, à jouer, j'entendais ma mère parler de cette façon pour la première fois. Je ne reconnaissais plus ma mère et j'avais peur, je me demandais en quoi elle s'était changée. Je ne pensais qu'à m'enfuir, mais je ne pouvais bouger, j'étais paralysée. Elle s'est retournée, m'a vue et m'a souri. Au moins, elle me reconnaissait. Ce qui m'avait quelque peu rassurée.

C'est ce jour-là que j'ai appris qu'il existait d'autres nationalités et qui parlaient autrement qu'en Français. C'est en grandissant que j'ai compris que j'étais petite-fille d'immigrants Écossais et Grecs. Moi, je ne me sentais que moi. Comme aujourd'hui d'ailleurs. C'est à cette terre que j'appartiens, jusqu'à en être amoureuse, jusqu'à en défendre ses valeurs et sa culture. Sans rien renier de mes ascendances européennes, mes ancêtres sont aussi les patriotes de 1837, je suis Québécoise. Exemple d'intégration ?

Boukar Diouf dit : « Non, je n'apprendrai pas ma langue d'origine à mes enfants, ça, c'est ma nostalgie, pas la leur, eux, ils sont québécois ».

Nous sommes passés ensuite à différents modèles de téléphones, le progrès s'activait à grands pas: le téléphone noir au mur, le téléphone noir sur table, le noir à roulette, le noir à pitons, le téléphone couleur, le blanc et or pour les riches ou les snobs, les petits téléphones, les plus gros, avec 25 pieds de fil pour pouvoir le transporter d'une pièce à l'autre, les sans fil (c'étaient les premiers portables).

Mes enfants s'impatientent quelquefois devant le temps que ça me prend à comprendre comment marchent les téléphones d'aujourd'hui. De la boîte en bois au iPhone, il y a tout de même une sacrée marche, non? Dans une même vie, faut le faire.

Le chauffage

La principale source de chaleur était sans contredit le poêle à bois, mais il y avait aussi la fournaise au charbon. Je me souviens d'être assise sur une marche de l'escalier qui menait au deuxième étage et de regarder ma mère qui partait le feu. Le charbon nous arrivait dans un grand sac à double épaisseur de papier fort. Quand on le vidait du sac à la chaudière à charbon, une poussière noire montait du sac autant que de la chaudière. Je trouvais ça beau, le nuage et les morceaux de charbon lisses et chatoyants. Pas sûre que ma mère trouvait ça aussi beau.

Le feu mettait du temps à prendre. Comme les briquettes de BBQ d'aujourd'hui que certaines personnes utilisent encore, quelquefois. Peut-être que ma comparaison n'est pas bonne parce que les briquettes, c'est du charbon de bois, mais le temps que le feu prenne était au moins le même, sinon plus.

Je me souviens d'une journée particulièrement froide un hiver, ou peut-être que le souvenir s'est installé à force d'entendre ma mère le raconter, où en attendant que l'atmosphère se réchauffe, ma mère et nous les enfants étions assis dans le haut de l'escalier où il faisait plus chaud.

Elle devait donc en revenir de cette vie à la campagne tant chantée par les poètes, tant valorisée des années plus tard par le retour à la terre des hippies. Mais la vraie vie, c'est pas de la poésie. Toujours est-il qu'elle a enduré ça dix ans avant de déménager au village.

Aujourd'hui, c'est moins compliqué. On creuse des puits de pétrole partout et, où il n'y en a pas on apporte le pétrole. Si on trouve du pétrole dans le sable, c'est encore mieux. On peut faire beaucoup d'argent avec ça. Je dis « on », mais je ne sais pas qui.

*Le guénillou
et les autres merveilles
de la ville*

Ma marraine Rita habitait Montréal et de temps en temps, elle nous emmenait chez-elle ma sœur et moi. Elle demeurait avec ma tante Marie, sa belle-mère. J'aimais beaucoup être là. J'allais de découvertes en découvertes. Je suis amoureuse de Montréal depuis.

La nuit, ma sœur qui chialait tout le temps pour obtenir ce qu'elle voulait, faisait semblant d'avoir peur de dormir avec quelqu'un d'autre et pleurait à chaudes larmes pour dormir avec ma tante Rita. Ça marchait et moi je dormais avec la tante Marie. Elle avait un cadran qu'elle crinquait (remontait) avant de dormir. Une fois en marche, un toc-toc très fort s'installait et durait toute la nuit. J'adore toujours ce bruit-là. Un bruit de cœur qui bat, qui m'endormait doucement. J'aimais aussi les bruits de la ville, la nuit, comme un ronronnement de fond. Je me sentais en sécurité.

Le matin, du deuxième étage, je voyais les gens dans la rue et la voiture du laitier tirée par un cheval. J'avais remarqué que le plancher de la voiture remplie de pintes de lait arrivait à égalité du trottoir. Dans la voiture, le laitier prenait un panier en métal et y plaçait les bouteilles en verre pleines de lait avec des bouchons de carton (six ou huit ?) ensuite, il sortait de

la voiture et marchait tout de suite sur le trottoir. Comme ça, pas de danger de s'accrocher les pieds. Je trouvais ça très bien.

Quand il revenait, il rapportait les bouteilles vides qu'il avait livrées la veille. Bien que les bouteilles aient été séparées dans le panier, pour qu'elles ne se cognent pas ensemble, elles bougeaient contre le métal. Je me souviens encore de ce bruit que j'aimais.

C'était le temps du « guénillou ». Oui, oui, je le sais, tous les dictionnaires qui ont connu le guénillou, diront : « il s'appelait le guenillou, pas guénillou, c'est sans accent ». Bien, voyez-vous, dans mon coin de pays, on disait des « guénilles », donc guénillou. On avait un accent. Les vieux l'ont encore. La plupart d'eux autres ne voudront pas reconnaître qu'ils ont connu le guénillou. C'était en un temps pas si lointain, mais ils ne veulent pas s'avouer leur âge. Ça les ferait vieillir encore plus qu'ils pensent. Moi, malgré mon âge, je me souviens. Plus je vieillis et plus je me souviens. Des souvenirs ça s'accumule.

Une fois par semaine, je pense, le guénillou passait. Il ramassait les vêtements, les tissus, les guénilles dont

les gens n'avaient plus besoin. Il tirait un grand bac sur roues. Celui-là n'avait même pas les moyens de se payer un cheval. Il y avait une grande poignée qui faisait toute la largeur du bac.

Et il criait : « Des guénilles, des guénilles à vendre ». La première fois, j'ai fait le saut. Un homme qui criait à tue-tête, dans la rue, avec sa grosse voix. Je pense qu'il voulait dire qu'il vendrait ce qui ne nous servait plus et pourrait servir à d'autres.

Aujourd'hui, pour faire plus chic et moins pauvre on dirait un fripier. On ouvre des petites boutiques appelées friperies où l'on vend des vêtements usagés ou encore on les donne à des organismes qui les récupèrent pour les revendre à petits prix.

Toujours est-il que les gens qui avaient des choses dont ils voulaient se débarrasser, lançaient par leur fenêtre du deuxième ou troisième étage, des paquets ficelés directement dans le bac. Ils ne se donnaient pas la peine de descendre. Je regardais pleuvoir des paquets de plus haut et de plus bas.

Si le paquet ratait sa cible, le guénillou le ramassait et le mettait dans le bac. Si on calculait que ça ne valait

pas la peine de faire un paquet parce qu'il n'y avait pas assez de volume, on lançait directement en vrac. Je me souviens d'une robe noire avec de grosses fleurs dessus qui flottait au vent et le guénillou qui l'attendait les mains sur les hanches. Ah, la poésie! Pour moi enfant et maintenant encore, mais peut-être pas pour lui.

Ma tante nous baladait en tramway. Les bancs en rotin verni me donnaient l'impression que tout l'intérieur était en or. Le carrosse de Cendrillon. Comme c'était beau, merveilleux, magique, féérique! Comme les enfants ne savent pas trop où les adultes les emmènent, dans ma tête, j'allais vraiment vers un autre monde surtout quand on revenait le soir et que les lumières des rues, des magasins et des enseignes étaient allumées. Je n'avais pas le cœur assez grand pour contenir tout ça.

Je ne sais pas pourquoi on a enlevé ce moyen de transport électrifié. On parle de le réinstaller. C'est bizarre, non ?

La sexualité

Je ne peux que répéter ce que l'on m'a raconté ou que j'ai entendu entre les branches avec mes oreilles d'enfant qui écoutaient tout ou que j'ai vu de mes yeux d'enfant les choses cachées au fond du tiroir de la grosse commode de la chambre de mes parents : condoms, photos embarrassantes et lettres compromettantes.

Alors, voilà.

Le fait que la combinaison des hommes soit boutonnée de haut en bas, en avant, facilitait les rapports sexuels. Ils n'avaient qu'à détacher un ou deux boutons dans le bas, peut-être seulement un selon l'anatomie de l'homme ou la distance entre les boutons. Pour la femme, pas de bouton à détacher. Il y avait déjà une ouverture prévue à cet effet dans sa jaquette. Et on accomplissait *son devoir*.

C'est comme ça que ça s'appelait. Le curé l'avait dit. Le devoir pour l'homme, c'était tous les jours. Une copine m'a raconté que son grand-père Joseph avait compris ça de même. Sa femme, Émilienne, vieille et malade, le suppliait en pleurant « non, Joseph, non, pas ce soir » et Joseph lui répondait « tu sais ce que le curé

a dit ». (Il en aurait mangé des Corn Flakes quant à moi, il paraît que ça a été inventé pour diminuer le désir). Le devoir pour elle et pour les autres femmes, c'était de se laisser faire tous les jours. Ça aussi le curé l'avait dit. Une femme n'avait pas le droit de dire non à son mari. Les femmes n'étaient là que pour faire des enfants. Obligatoirement. Et si elles tentaient d'espacer les grossesses, le curé venait faire son tour, posait des questions et la rappelait à l'ordre. Les femmes devaient mettre au monde un enfant à chaque année. Tant pis pour leur santé. Plusieurs femmes en sont mortes très jeunes. Le bonhomme se remariait et continuait à faire des enfants.

Si, lors de l'accouchement, un choix s'imposait entre sauver la vie de la mère ou celle de l'enfant, l'Église catholique était formelle là-dessus, il fallait sauver l'enfant, même si dix ou douze enfants étaient déjà là et resteraient sans mère. La vie des femmes ne comptait pas. La plus vieille laissait l'école et s'occupait de la maisonnée.

Pas de plaisir pour les femmes, c'était un péché passible de l'enfer. J'ai connu une grand-mère qui

disait son chapelet en attendant que ça passe. C'est elle qui me l'a dit. C'est la pure vérité, je le jure.

Remarquez qu'avec douze ou quinze petits à la traîne, ça devait faire une mèche que le fun n'était plus là. S'il y avait déjà été. Comment les curés pouvaient-ils parler de plaisir pour les femmes? Dans toute l'histoire de l'humanité, on ne fait que commencer à en parler et encore, selon les humoristes, on ne sait pas trop où trouver quoi.

Les hommes et les femmes ne se voyaient jamais nus, même mariés. Les gars étaient supposé savoir comment faire « ça », mais pas les filles. Si les filles le savaient, c'étaient des filles de « mauvaise vie ».

Certains pères, pour faire l'éducation sexuelle de leur garçon (tient, il faudrait que j'en parle à mon frère aîné) l'amenait dans un bordel ou le jeune, presque en âge de se marier, était pris en charge par quelqu'un qui s'y connaissait et qui lui enseignait. Mais les autres?

Tout ce qui concernait la sexualité était secret. C'est à voix basse que ma tante Annette qui venait rendre visite à ma mère, de temps en temps, tout en gardant

son chapeau à plumes roses, lui annonçait « savez-vous que madame ... est comme ça? » Même le mot « enceinte » ne se prononçait pas. Les femmes qui l'étaient se serraient le ventre dans des corsets d'enfer pour que ça ne paraisse pas. On considérait que c'était indécemment.

Tout ce qui concernait la sexualité était tellement secret que souvent, c'était lors de la nuit de noces que les femmes en découvraient les merveilleux aspects. J'ai travaillé avec des femmes longtemps, on m'en a raconté de toutes les couleurs, de toutes les douleurs aussi, vécues dans une grande violence, dans leurs mots : mal, agression, viol, boucherie, etc.

Après la nuit de noces, les choses s'installaient dans la routine : entrée et sortie en quelques secondes. Pas de fling flang, le devoir était accompli. Pour faire un petit premier ou un seizième qui arriverait, veut, veut pas, le processus était le même.

On ne faisait pas l'amour, on s'accouplait pour faire des enfants. Comme le curé voulait et comme le pape le veut encore. Une grand-mère à qui je demandais la peine qu'elle devait avoir quand elle perdait un enfant

(la mortalité infantile était alors très élevée) m'a répondu : « . . . tu sais, on en avait tellement ».

C'était la génération d'avant moi. Nous, on en savait assez pour se promettre de ne jamais vivre ça. On a fait ça au plus simple; pas de couverture, beaucoup d'ouverture, pas de boutons à détacher et on pouvait regarder. On ne s'en est pas privé. Puis les femmes ont décidé que des flings flangs elles en voulaient, mais qu'elles ne voulaient pas des petits à la douzaine et la pilule contraceptive est arrivée. Vive la liberté! Elles voulaient se marier par amour. C'est ce qui s'est passé.

Maintenant on veut vivre avec son amour sans se marier. Les petits nés hors mariage ne sont plus déclarés « illégitimes ». Et toutes les mamans s'appellent des mères et non pas des « filles-mères » ou des « mères célibataires ».

Les filles-mères étaient considérées comme des déchets de la société, des filles qui ne méritaient plus aucun respect, des filles faciles qui s'étaient laissé faire ou qui avaient provoqué le garçon. C'étaient à la fille de contrôler les impulsions du garçon. Je me souviens de Mère Saint-Alphonse, que par ailleurs j'ai

beaucoup aimée, nous dire: « Ce n'est pas la faute des garçons, le Bon Dieu leur a donné un sexe extérieur. C'est aux filles à ne pas les provoquer, à les retenir, à les empêcher ».

Alors quand la fille devenait enceinte, c'est qu'elle n'avait pas fait ce qu'elle devait faire. Elle était retirée de sa famille, envoyée chez une tante qui restait loin, pour cacher ça à l'entourage ou encore dans un centre qui accueillait les filles le temps de leur grossesse.

Quand elles accouchaient à l'hôpital de la Miséricorde à Montréal, elles étaient considérées comme des pécheresses et elles s'entendaient dire par les religieuses quand les douleurs devenaient intenses, qu'elles devaient endurer pour le péché qu'elles avaient commis.

Sous les pressions sociales et familiales, elles donnaient leur enfant en adoption. On a vu aussi des cas où les enfants leur étaient carrément arrachés et placés en adoption par les parents qui se sentaient déshonorés.

Et le garçon dans tout ça ?

Pas vu, pas pris. Disparu.

Sur le baptistère l'inscription :

« Né de père inconnu ».

La religion

La religion était souveraine. Jamais quelqu'un ne se serait permis de lever le ton à l'endroit d'un prêtre ou de critiquer un mot ou une attitude d'un curé, d'un religieux ou de n'importe quel porteur ou porteuse de robe noire. C'était sacré. Et pourtant ... plusieurs avaient des choses pas très propres à cacher, bien loin, dans le fond du placard. C'est en grandissant que l'on a appris, entre autres, que monsieur le curé avait fait sa maîtresse de la très distinguée demoiselle de la pharmacie depuis de nombreuses années ou que des religieux avaient abusés massivement des enfants dont ils avaient la responsabilité.

Toute l'éducation était régie par des communautés religieuses : l'enseignement et les contenus de l'enseignement : les manuels et les activités auxquelles les élèves étaient soumis. La journée commençait par la prière. Les élèves apportaient ensuite les sous que l'on remettait à la Sœur pour la Sainte Enfance. Un tableau, avec nos noms dessus et des petits carrés vis-à-vis nos noms, indiquait à tout le monde qui donnait et qui ne donnait pas. Cet argent servait, nous disait-on, à acheter des petits Chinois. On en était certain puisqu'on nous remettait l'image d'un petit Chinois, c'était donc sa photo. Une ligne en

dessous nous permettait d'inscrire son nom, comme si on venait de le baptiser. On ne savait pas à l'époque que les enfants chinois achetaient les petits Indiens de chez-nous. En réalité, cet argent allait au Vatican qui s'en mettait plein les poches. Arnaque très bien organisée.

Les manuels étaient farcis de symboles religieux catholiques. En mathématiques, par exemple, on apprenait à compter des petits anges. C'est pas mignon, ça ? Et si nos devoirs étaient bien faits, l'enseignante collait des petits anges dans le haut de la page. On était ravi.

Quand on arrivait autour de l'âge de douze ans, tout enfant que nous étions encore, on commençait à subir des pressions pour entrer en communauté. Peut-être avions-nous la vocation ? On se questionnait : « je l'ai-tu ou je l'ai pas » ?

Comment savoir ?

À l'adolescence, en gang, on était plus fort. Le samedi soir, on allait danser. C'était défendu par l'Église, mais on y allait quand même, bien entendu. C'était le temps du rock and roll et on s'en donnait à cœur joie. C'était

obligatoire d'aller à la messe à tous les dimanches, sinon on allait directement en enfer. On commençait à en avoir assez des restrictions des curés et on n'avait peur de rien, mais on allait à la première messe du dimanche, à 7h30 du matin, après nos nuits à s'écheveler le toupet et avant d'aller dormir, juste pour écoeurer. On arrivait plusieurs (une quinzaine) pendant le sermon en chair du curé et on montait au jubé, bang, bang, bang à chaque marche. Le curé s'interrompait et devenait rouge comme une tomate avant de se mettre à nous crier de sortir. On redescendait, bang, bang, bang à chaque marche. Pour nous, la messe était finie.

Un jour, en 1960, Jean-Paul Desbiens a écrit : « Les insolences du Frère Untel ». Quel scandale ! Il critique la religion de la peur, la pauvreté de pensée et le système d'enseignement. Une vraie bombe ! C'est le début de « La révolution tranquille ». Un grand mouvement social a émergé séparant l'Église de l'État enfin, pas tout à fait puisqu'il en est encore question aujourd'hui, mais le grand coup était donné. Nous sortions de l'époque de la grande noirceur. Dorénavant, c'est le ministère de l'Éducation qui allait gérer l'enseignement, remplaçant le Département de l'Instruction publique.

Tout n'était pas dit pour autant, le clergé s'accrochait. Il espérait qu'en continuant à faire peur au monde, la population se rangerait. L'effet contraire s'est produit. Les fidèles ont commis la plus grande des infidélités, ils ont déserté l'église.

Quand je me suis mariée, j'ai demandé que la formule qui dit que la femme doit « obéissance à son mari » soit changée et que cette phrase soit enlevée. C'était la première fois que ça se faisait et le prêtre a accepté. Je n'ai jamais promis obéissance à qui que ce soit.

Quelle drôle de chose que la définition du mariage de l'Église catholique! Il est dit dans le catéchisme que le mariage est le seul sacrement que les époux s'administrent eux-mêmes par leur consentement mutuel. Cette définition existe encore dans le nouveau catéchisme. Voici donc ma question : « Quand il n'y a plus consentement de l'un des deux, ou des deux, y a-t-il encore mariage ? » Demandez à n'importe quel prêtre, aucun n'a de réponse.

Quand je me suis divorcée quelques années plus tard, l'Église m'a excommuniée. Toujours le régime de la peur. On était supposé être marié jusqu'à ce que mort

s'ensuive. Oups! Jusqu'à la mort de l'un des deux, selon les curés. Si on n'obéissait pas, on était rejeté de l'Église. Bien sûr, l'Église s'est ravisée quand elle a vu baisser les recettes de la quête du dimanche et des autres offices et a décidé de reprendre les divorcés.

Là, il y a eu une nouveauté. Plutôt que d'accepter le divorce qui aurait été humiliant pour elle, l'Église s'est mise à accorder des annulations de mariage, qui existaient avant, mais en moins grand nombre.

Il fallait de nombreuses années de leur tribunal d'enquête et des frais à chaque étape. C'est le même protocole aujourd'hui, ça coûte probablement plus cher, mais le délai est beaucoup moins long et les gens peuvent se payer un autre mariage dans l'Église catholique. C'est génial comme entreprise.

Dans le village où j'habitais, le curé n'avait pas encore appris à se mêler de ses affaires. Il m'est arrivé un jour à la maison pour m'expliquer qu'une maison où il n'y avait pas d'homme, ça ne pouvait pas marcher.

J'allais à l'église parce que dans un petit village, c'est là que la majeure partie des activités se passent et je

voulais que mes enfants ne manquent rien. À la confirmation du plus jeune, j'avais fabriqué le pain pour que les enfants communient avec du vrai pain. J'ai demandé à mon fameux curé de s'en servir au lieu d'hosties, il n'a jamais voulu. Il fallait que les choses se passent comme lui ou ses pareils l'avaient décidé.

Est-ce que l'Église est plus avancée maintenant de s'être entêtée dans ses vieilles toiles d'araignées? Les fidèles qui restent ne sont plus assez nombreux pour payer l'entretien des bâtisses et les paroisses doivent se regrouper et vendre ce qui ne sert plus. Ce que l'on a appris à considérer comme sacré est démoli et jeté aux rebus. Des œuvres d'art sont détruites.

J'ai appris que l'église de Kénogami à ville Saguenay a été vendue pour en faire des condos. Presque toute la façade était en vitraux que l'on voulait détruire. La population s'est objectée. On a alors construit des murs de ciment de chaque bord pour les camoufler. La stupidité humaine n'a pas de limite.

L'école

Mon frère et moi avons commencé à aller à l'école. Plus vieux que moi d'un an, ma mère l'avait inscrit à l'école de rang. Très instruite pour l'époque, elle en est vite revenue de l'école de rang à six niveaux dans la même classe. L'année suivante, ma première année, on était tous les deux à l'école du village, au Jardin de l'Enfance. J'avais six ans, il en avait sept.

On commençait l'école à 6 ans parce qu'il n'y avait pas encore de classe maternelle. Ce sont les gouvernements de ma génération qui l'ont instaurée. On voyageait ensemble en autobus. Il n'y avait pas de transport scolaire, nous prenions l'autobus Provincial conduit par monsieur Rochon, qui allait jusqu'à Montréal. Il nous débarquait en chemin au coin de la rue de l'école et nous reprenait en après-midi pour nous ramener à la maison. Je me souviens d'une fois où je me traînais les pieds au sortir de l'école et où l'autobus m'attendait au coin.

Les religieuses de la Providence nous enseignaient : sœur Jeanne-Yvonne à mon frère et sœur Louise-Marguerite, à moi.

Sœur Jeanne-Yvonne fabriquait des oiseaux en 3 dimensions avec du papier or ou argent et les

suspendaient au plafond des classes. J'étais fascinée. Je le suis toujours. J'ai acheté tous les livres d'Origami pour en faire, mais je n'ai trouvé d'oiseaux à trois dimensions dans aucun et je ne connais personne qui sache en faire. Je continue de chercher. Aidez-moi si vous savez en faire.

J'ai appris à lire. Mon père m'en avait donné le goût. La fin de semaine, ils nous lisaient Philomène, Mandrake et autres bandes dessinées dans le journal. J'avais tellement hâte de pouvoir le faire à mon tour. Depuis, j'ai lu des milliers de livres.

J'ai appris mes chiffres sur un tableau noir sur lequel la religieuse avait écrit les chiffres de 0 à 100 qu'elle nous faisait répéter en les pointant avec sa baguette. J'ai appris à quoi servent les chiffres en les mêlant et en les faisant passer par différentes opérations, sur un ***boulier compteur***.

Le boulier compteur : C'est un objet inventé il y a des millénaires par des Chinois ou des Japonais, je ne sais plus trop, constitué de deux supports en bois pour servir de pieds, reliés par des tiges horizontales en métal sur lesquelles glissent des boules en bois de différentes

couleurs : rouge, bleu, jaune représentant des unités, des dizaines et des centaines.

On en trouve encore aujourd'hui que l'on donne pour jouer à des bébés de 6 mois. Maintenant, quand ils ont 6 ans, comme moi à l'époque, on leur offre des tablettes iPad. C'est électronique et n'a aucune ressemblance avec le boulier compteur.

Mes enfants s'impatientent quelquefois devant le temps que ça me prend à comprendre comment fonctionnent les volets Office de Windows. Je devrais bénéficier de circonstances atténuantes. Du boulier compteur à Excel, il y a tout de même une sacrée marche, non?

J'ai appris à écrire avec un crayon à mine. C'est comme ça que l'on appelait les crayons jaunes HB avec une efface rose à un bout qui devenait brune avec le temps et la mine à l'autre bout qu'on devait aiguiser. À chaque fois que l'on effaçait avec cette efface-là, elle laissait une trace foncée sur le papier. Une trace indélébile qu'il était impossible de faire partir ensuite, même avec une efface de qualité. On en as-tu mâché des effaces de bout de crayons et sucer des mines de

même! C'était peut-être ça qui nous empêchait d'être allergique au beurre de peanuts.

« Y a jamais personne qui est mort de ça ».

Maintenant, on donne des appellations différentes aux crayons. Nos vieux crayons jaunes s'appellent des crayons au plomb.

« Avoir su que c'était du plomb ... ! »

Les crayons que l'on disait automatiques s'appellent maintenant des porte-mines.

Quand on savait bien former nos lettres, en écriture cursive (on ne savait pas que ça s'appelait de même), on disait en lettres attachées, on passait au transparent.

Le transparent : c'était une feuille de papier sur laquelle étaient imprimées des lignes horizontales qui s'ajustaient précisément aux lignes de nos cahiers et des lignes obliques penchées vers la droite. On insérait cette feuille, en ajustant les lignes, sous la page sur laquelle on voulait écrire et on devait suivre les obliques par transparence. Il servait à pratiquer une

belle écriture. Quelqu'un quelque part avait décidé que c'était ça une belle écriture. Tant pis pour les personnes qui auraient préféré une écriture droite ou penchée à gauche. Et tant pis aussi pour les enfants gauchers. Essayez d'imaginer la gymnastique.

Les sœurs réglaiement ça vite, tout le monde écrivait de la main droite. Probablement que ça se passait ainsi chez les frères enseignants aussi.

J'ai une belle écriture qui penche vers la droite. Je suis persuadée que si je glissais un transparent sous ma page, elle suivrait encore, après toutes ces années, la ligne oblique. J'ai été bien dressée. Il faudrait que je cherche, je dois bien avoir gardé un ou deux transparents quelque part, dans mes vieilles affaires.

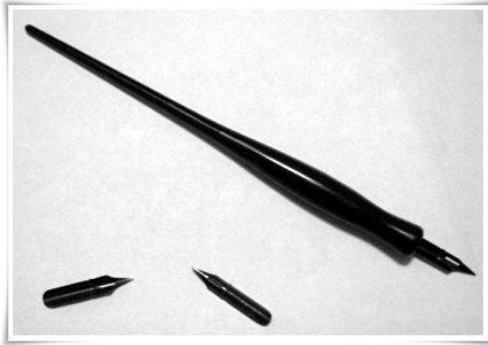
Des fois, le transparent, pour une durée de vie plus longue était collé sur un carton mince. Plus l'année avançait, plus la feuille de dessus décollait et se mettait à rouler dans les coins. Inconfort. Il fallait avec le coude empêcher la page sur laquelle on écrivait de se soulever.

Aujourd'hui, quand on parle de transparent, on désigne l'acétate; c'est-à-dire une feuille de plastique sur laquelle on imprime textes, images, graphiques, etc. et que l'on glisse sur la vitre du rétroprojecteur pour que plusieurs personnes voient en même temps l'explication qui est donnée. Mais ça aussi, c'est déjà dépassé par les tableaux électroniques.

Quand on avait une écriture pas trop pire, on nous faisait passer à une difficulté supplémentaire. C'est un principe de pédagogie : partir du connu pour aller vers de l'inconnu. L'étape d'après, c'était l'écriture à l'encre. Là, on devait être rendu en quatrième année du primaire, je pense. Suivez-moi bien. C'était un manche en bois dans lequel il y avait, à un bout, une petite fente en cercle dans laquelle on insérait une plume de métal laquelle de par sa forme retenait l'encre, en dessous. C'est clair?

Non? C'est pas grave, laissez faire. Je vais mettre une photo. Il y a des choses qui ne s'expliquent pas. Il faut voir pour comprendre. Et figurez-vous que quand ma mère est morte, j'en ai trouvé un dans ses affaires. Je l'ai gardé.

On appelait ça un porte-plume.



Toujours est-il qu'on installait ça et qu'ensuite on trempait la plume dans l'encrier inséré dans un trou de notre pupitre,

prévu à cet effet, pour éviter que les enfants en renversent partout. Et là, le drame commençait. Le stress s'installait en même temps. Les doigts trop serrés, le petit réservoir rempli d'encre sous la plume, on commençait à écrire et soudainement, la plume s'accrochait dans une fibre du papier et une bulle d'encre se répandait sur la page.

On avait un buvard (papier/carton absorbant pour éponger), mais si on épongeait trop fort, trop vite, la tache s'agrandissait. Même époncée, la tache était toujours là et on ne pouvait l'effacer. La honte. Quelquefois, l'encre avait traversé la feuille et taché aussi le transparent et s'il n'était pas cartonné, même

la page en dessous était tachée. La galle! On devait apprendre à écrire avec ça sans en mettre partout.

J'y ai mis des années. J'ai réussi, mais ça n'a jamais été une très grande réussite dont j'aurais pu me vanter. On avait toujours les doigts tachés quand ce n'était pas aussi nos vêtements. J'ai vu naître les Bic avec une immense reconnaissance au fond du cœur. Après, je n'ai plus jamais utilisé cet outil de malheur.

Bic : stylo bille fabriqué en France, transparent pour voir le niveau de l'encre. La couleur du capuchon indique la couleur de l'encre.

Toutefois, il y a quelque temps, je me suis fait le cadeau d'une plume fontaine. C'est le même genre de plume qu'il y a au bout, sauf qu'elle ne s'enlève pas et que l'on n'a pas à tremper dans l'encrier puisqu'il y a une cartouche d'encre à l'intérieur. On les a très certainement perfectionnées, elles n'accrochent plus. C'est peut-être la qualité du papier qui s'est améliorée ou ma main qui se souvient.

Il y avait une septième année au programme du primaire, en ce temps-là. Un diplôme était décerné à

ce niveau. Il était entendu par les professeurs que plus aucune faute de français ne devait se trouver dans nos cahiers. Nous n'en faisons plus. S'il s'en glissait une par inadvertance, la sœur ne voyait que ça, comme si elle avait été grossie 350 fois à la loupe et on en entendait parler rapidement et longuement.

Une septième année diplômée, c'était le moment pour plusieurs élèves de se retirer de l'école. Il me semble avoir vu le chiffre de 56%. Les parents considéraient que les enfants étaient assez instruits pour gagner leur vie ou pour travailler sur la terre ou pour les filles de laver des couches.

Qu'est-ce qu'on a à s'énerver pour les 26% de décrochage des jeunes d'aujourd'hui qui reviennent de toute façon après quelque temps, finir ce qu'ils ont commencé parce qu'ils ont pris conscience du besoin qu'ils avaient d'en savoir plus.

Anecdote : plusieurs années après la fin de mes études, on décide ma sœur et moi de faire avec notre mère la fameuse dictée de Prosper Mérimée que tout le monde trouve extrêmement difficile. Ma sœur et moi, on récolte des scores de 12 ou 15 fautes, ma mère, 5

fautes. Nous, on la trouvait bonne, mais pas elle. On avait beau lui expliquer que c'était voulu, qu'il y avait plein de pièges, elle a mis au moins une semaine à calmer sa honte. 5 fautes, pensez donc, ça ne passait pas. Même après toutes ces années, elle devait avoir 70 ans, son français était impeccable.

Je vous joins cette dictée au cas où vous auriez le goût de tester vos connaissances :

Prosper Mérimée

Dictée

Pour parler sans ambiguïté, ce dîner à Sainte-Adresse, près du Havre, malgré les effluves embaumés de la mer, malgré les vins de très bons crus, les cuisseaux de veau et les cuissots de chevreuil prodigués par l'amphitryon, fut un vrai guêpier.

Quelles que soient et quelque'exiguës qu'aient pu paraître, à côté de la somme due les arrhes qu'étaient censés avoir données la douairière et le marguillier, il était infâme d'en vouloir pour cela à ces fusiliers jumeaux et mal bâtis et de leur infliger une raclée alors qu'ils ne songeaient qu'à prendre des rafraîchissements avec leurs coreligionnaires.

Quoi qu'il en soit, c'est bien à tort que la douairière, par un contresens exorbitant, s'est laissé entraîner à prendre un râteau et qu'elle s'est crue obligée de frapper l'exigeant marguillier sur son omoplate vieillie. Deux alvéoles furent brisées, une dysenterie se déclara, suivie d'une phtisie, et l'imbécillité du malheureux s'accrut.

– *Par saint Martin, quelle hémorragie, s'écria ce bêtire !*

À cet événement, saisissant son goupillon, ridicule excédent de bagage, il la poursuivit dans l'église tout entière.

.....

Source : Wikisource

La télévision

Ça se passait chez la famille qui habitait en arrière de chez-nous. La télévision était arrivée au Québec depuis quelque temps, mais à la maison, on n'en avait pas. Les Lacasse eux, en avaient une. On était invité à se joindre à eux, le mercredi il me semble, pour voir *La famille Plouffe*.

Cette famille comptait déjà au moins une douzaine d'enfants et avait la générosité d'accueillir les enfants du voisinage. Toutefois, il fallait garder le silence. Le père était très strict là-dessus. Tous les enfants s'assoiaient par terre et regardaient religieusement ce qui se passait sur le petit écran en blanc et noir. Quand l'émission était terminée, on vidait la maison tous en même temps. Il y avait aussi la famille d'à côté ou mes frères allaient voir le hockey.

La seule journée où il nous a été accordé de manquer l'école pour voir quelque chose à la télévision, ça a été le couronnement de la reine Élisabeth II. Ce jour-là, ma mère nous a emmenés chez ma tante Annette. Grandiose, même en noir et blanc. Ça ne finissait plus, mais je ne le souhaitais pas. J'étais fascinée. Je découvrais qu'il y avait des reines et des princesses dans ce monde. J'avais 9 ans et les yeux pleins de rêves.

On insistait pour avoir la télévision chez-nous. Et un jour, c'est arrivé. Un meuble en bois, mais le temps des manivelles ou autres patentes à tourner à bras devait être fini, parce qu'on avait juste à brancher dans la prise électrique, à tourner le bouton d'allumage et ça allumait. J'ai bien dit que ça allumait, pas que ça fonctionnait. Là, le trouble commençait. Un écran gris apparaissait avec des petits points partout qui scintillaient. On disait qu'il y avait de la neige.

Là, ma mère tournait le bouton des postes (des boutons, il y en avait deux : celui de l'allumage et celui des postes) et finissait par tomber sur quelque chose à regarder.

Le temps n'était pas encore venu des antennes installées sur le toit, du câble ou des antennes paraboliques non, non. Sur le meuble, on plaçait ce qu'on appelait des oreilles de lapin. C'était une base dans laquelle était fichées deux tiges de métal dirigeables qui servaient d'antennes. C'est dans cela que, paraît-il, circulaient les images et les sons qui nous parvenaient. Cependant, il apparaissait rapidement que ça ne suffisait pas et qu'il fallait apporter un certain support à cette emmanchure,

en l'occurrence des balles de laine d'acier que l'on fichait au bout des tiges. Ça aidait à clarifier les affaires. Peut-être que ça pourrait servir de nos jours, à aider à clarifier certaines idées, certains jours. Après les oreilles? Bon on verra.

À force de zigonner après les balles de laine d'acier, le bouton des postes et l'orientation des oreilles de lapin, on finissait par être capable d'écouter Bobino, Pépino et Capucine, le hockey du samedi soir et bien sûr *La famille Plouffe*, le mercredi.

Nous les enfants, on n'avait pas le droit de toucher. C'était les parents qui s'occupaient de ça. Ils n'en savaient pas plus que nous et certains parents s'impatientaient de la voix et du geste après cette c de patente à gosse de t ...

C'est vrai, qu'après une bonne claque, des fois, l'image s'éclaircissait. Probablement que les lampes à l'intérieur reprenaient la place qu'elles devaient occuper après s'être « loussées » toutes seules.

Bien oui, c'était des lampes qui faisaient fonctionner ça. Des tubes de verre avec des tiges de métal en dessous que l'on insérait dans les espaces prévus à cet effet à

l'intérieur du meuble. Quand une brûlait, tout s'éteignait. Il fallait la changer. Malheur si c'était la grosse lampe. Le téléviseur était fini. C'est que la grosse lampe était l'écran. La remplacer, c'était remplacer le téléviseur au complet.

Puis, est venue la télévision couleur. À partir de ce moment historique, rapidement, tout a changé. Les postes (les canaux ou les chaînes) se sont multipliés, les émissions aussi et les technologies nouvelles nous ont apporté des films, des émissions d'ailleurs, des téléviseurs sans meuble de bois et en différents formats.

On aurait dit que des extraterrestres étaient passés par ici pour nous donner une petite poussée d'innovations.

On est passé dans le temps de le dire à toutes sortes d'appareils à brancher sur les téléviseurs pour enregistrer des choses qui nous intéressent, à plus du tout d'appareils parce que le décodeur enregistre tout ce qu'on lui demande, d'après ce que j'ai compris.

Le « Pit à Charron »

Le « Pit à Charron » comme son nom le dit, appartenait à monsieur Charron, propriétaire d'une immense terre où il cultivait des petits fruits et entretenait un grand verger de pommes d'une part et laissait à l'abandon cette autre partie qui semblait être une carrière de sable.

Lieu de délices par excellence, seul endroit où les enfants et les adolescents que nous étions pouvions vivre sans surveillance des parents et avoir toute la place de faire tout et n'importe quoi : les premiers baisers, les premières caresses, les baignades défendues dans le lac d'eau sale au fond du pit, la première cigarette et les autres qui viendraient après, n'importe quoi, jamais un parent ne s'aventurait là. Mes frères en ont long à raconter sur le sujet. Nos parents ne savaient pas qu'on était là. Ils nous croyaient en train de jouer chez nos amis ou au terrain de jeu du Séminaire, en enfants bien élevés.

Il nous arrivait de nous rendre au verger pour voler des pommes. Là, l'entreprise était plus risquée parce que monsieur Charron, tanné de se faire voler ses pommes, avait hébergé quelques chiens enragés. Je me souviens d'avoir gagé avec le fils Charron, qui faisait partie de

notre gang de fous, que je pourrais, malgré les chiens, aller chercher des pommes. J'avais sauté la clôture et j'étais entrée à toute vitesse dans le verger. Après être grimpée dans l'arbre, je m'étais dépêchée de mettre des pommes dans ma chemise pour avoir les mains libres, redescendre et reprendre ma course, sauter de nouveau la clôture juste à temps avant d'entendre les chiens aboyer. Ils étaient sur mes talons. Je ne les avais pas entendus venir.

L'été, madame Charron (que l'on appelait : ma tante Juliette) nous embauchait pour équeuter les fraises. Quelqu'un les cueillait au champ, mais on devait, installés dans un entrepôt, en enlever les queues pour la famille Soucy qui en faisait des confitures et les commercialisait.

On était payé 1℄ du casseau. On arrivait à se faire entre 15℄ et 35℄ dans une journée. Il faut dire que l'on ne travaillait pas très fort et que c'était plus pour se retrouver toute la gang à rire et à dire n'importe quoi, qu'on y allait.

Un jour, le plus sage du groupe a apporté un lance-pierre. Après l'avoir armé d'une belle grosse fraise, il

a visé la fesse de ma tante Juliette et ne l'a pas manquée. Cris de colère et éclats de rire se sont entremêlés un long moment. Ce n'est qu'à l'âge adulte que j'ai revu la tante Juliette et qu'elle a appris qui était l'auteur de cette infamie. Le beau Jacques, blond aux yeux bleus n'avait jamais été soupçonné.

L'automobile

Si je parle du « Pit à Charron », c'est pour mieux situer le décor dans lequel j'ai appris à conduire une auto.

Jamais un parent ne s'aventurait là, sauf mon père qui avait décidé de m'apprendre à conduire. Lui, il savait que les filles pouvaient faire les mêmes choses que les garçons. La meilleure place pour ça, évidemment, c'était le « Pit à Charron » où il n'y avait aucune circulation . . . automobile, j'entends.

Les cours de conduite n'existaient pas. Ce sont les pères ou les frères ou les petits amis et les gars de l'entourage qui apprenaient aux autres parce que les patentes à moteur c'était l'affaire des gars. Les filles ne conduisaient pas ou alors très rarement.

J'avais douze ans et j'avais entre les mains un volant grand comme celui d'un autobus. Je devais m'étirer le cou pour voir au-dessus. C'était une Chrysler hydrostatique (nous, on disait hydraulique) c'est-à-dire sans pédale d'embrayage pour rétrograder puisque la transmission était automatique. Chrysler appelait cette transmission *Powerflite*. Pour mettre le moteur en marche, on devait tourner la clé et peser sur un bouton ensuite. Au Québec, on disait *Push Botton*.

Après quelques leçons de pratique dans cet environnement sablonneux, mais pas tout à fait désert (d'où on était, en haut, on ne voyait pas ce qui se passait en bas), mon père considéra que j'étais prête pour un essai sur route.

Doux Jésus!

Cette voiture avait exactement la largeur de la voie dans laquelle je devais circuler. Il était de bon ton, à l'époque de posséder une grosse voiture; grosse en largeur et grosse en longueur. C'était un monument, un poids lourd. Quand on montait dedans, elle ne s'affaissait pas. C'était comme s'il ne s'était rien passé.

Dans une courbe qui courbait à gauche, elle penchait à gauche et le chauffeur aussi et dans une courbe qui courbait à droite, elle penchait à droite et les passagers aussi. En ligne droite, elle ne bronchait pas. Elle était tellement lourde qu'elle tenait la route en toute sécurité, on aurait dit, à l'épreuve du tonnerre. Mon père y mettait trois dollars d'essence pour la presque

remplir et les dimanches après-midi, il nous baladait partout. 3,00 \$ pour l'après-midi.

J'ai appris tout de même à conduire ce monstre et quelques années plus tard, je conduisais régulièrement l'auto de mon petit ami, sans assurances et sans permis. Si par hasard la police nous arrêtaït, un simple avertissement suffisait à nous rappeler à l'ordre. Les avertissements pouvaient même se multiplier. C'était vu comme des amusements d'enfants. Même les excès de vitesse ne méritaient qu'une légère contravention. Les jeunes n'avaient qu'une vitesse, le pied dans le tapis. Est-ce que les choses ont beaucoup changé? Et la conduite en état d'ébriété, me direz-vous? La plupart des gars conduisaient avec leur bière à la main ou entre les genoux. Jamais, à ma connaissance quelqu'un a été inculpé pour ça. Si le conducteur était trop saoul, il était conduit au poste où il passait la nuit, le temps de dessoûler et il était ensuite libéré. Les policiers souriaient à ce genre de conduite socialement acceptée.

Les mesures de sécurité n'existaient pas. Les sièges d'enfants, les ceintures de sécurité, le nombre de personnes à bord (il fallait voir à combien on était

capable de s'entasser; quand c'était plein, on installait un deuxième étage sur les genoux des premiers) aucune règlementation ne brimait les décisions de « pas d'allure » que l'on prenait. Mon fils me rappelait que dans la voiture décapotable de son père, il était debout sur le siège arrière avec son frère, le nez et les cheveux dans le vent.

Quand la loi obligeant les ceintures de sécurité est arrivée, un tollé de la population s'est élevé : « On va nous obliger à nous attacher nous-mêmes à c't'heure ». Le gouvernement a tenu bon. La police émet encore des contraventions pour ceux qui n'ont pas encore compris après toutes ces années.

Il y avait différentes appellations pour désigner les autos : à l'achat, c'était un char. On s'achetait un *char*. Quand on s'assoyait sur la galerie, on regardait passer les *machines*. Quand on en parlait c'était une *automobile*. Maintenant, on achète ou on change de *voiture*.

Les jeunes pour avoir le permis, devaient avoir la signature de leur père ou de leur mari pour les filles si elles n'avaient pas encore l'âge de la majorité légale.

L'un ou l'autre devait accorder sa permission ou alors, elles devaient attendre d'avoir 21 ans, l'âge de la majorité à ce moment de l'histoire du Québec, pour signer elle-même. Les parents doivent-ils encore signer si les enfants n'ont pas dix-huit ans, l'âge de la majorité actuelle?

Je me suis mariée à vingt ans, il y avait donc eu passation des pouvoirs et ce devait être mon mari qui signait pour que je puisse avoir mon permis de conduire. Je m'y opposais. J'ai préféré attendre d'avoir 21 ans pour signer moi-même mes propres affaires. Pour se faire, on devait passer un examen pratique avec un évaluateur. Dans mon village, il n'y en avait pas. J'ai donc dû passer mon test sur la rue Crémazie à Montréal, dans le trafic.

Les automobiles sont venues remplacer les voitures à cheval comme en possédait une, mon grand-père. On a toutefois gardé les chevaux comme mesure : la force des moteurs est évaluée en chevaux. Il y a eu les voitures à vapeur, les voitures à gaz, les voitures à deux temps, à quatre temps, à essence, à Diesel, etc. Elles ont changé la société : les distances entre les gens, le commerce, l'économie, les routes, les

autoroutes et toutes les infrastructures. Elles ont changé nos perceptions même des distances. Il est rare d'entendre dire combien de kilomètres nous séparent de notre destination. Nous disons plutôt : « Dans deux heures je vais être rendu ».

Ce qui était, avec la maison, l'achat d'une vie, l'automobile est maintenant accessible à tout le monde ou presque. Les jeunes passent leur permis à seize ans et en acquièrent une. Le nombre de voitures sur les routes s'est multiplié par cent. Ce qui cause de graves problèmes de circulation et des embouteillages monstres.

J'ai vu construire l'Autoroute 15 et le Boulevard Métropolitain que l'on appelle aujourd'hui l'Autoroute Métropolitaine.

Les autos se sont de beaucoup perfectionnées. Elles ne sont plus hydro toutes sortes d'affaires. À l'achat, on a le choix entre une conduite manuelle ou une conduite automatique. Elles sont bourrées de senseurs de tout acabit. Elles ont même des voix qui nous montrent notre itinéraire, nous indiquent le chemin, la distance à garder avec la voiture en avant, le niveau d'huile ou

d'essence, si les portes sont fermées, si les ceintures sont attachées et ce qui se passe dans les points morts. Dernière innovation, elles se stationnent toutes seules. On parle maintenant d'une voiture qui pourra conduire toute seule. Je viens d'en voir une démonstration dans un documentaire à la télévision. Elle était « conduite » par un aveugle.

On verra peut-être les autos volantes des films de science-fiction devenir réalité, bientôt.

L'aide sociale

L'aide sociale n'existait pas. Les gens qui avaient besoin d'aide parce qu'ils n'avaient pas de revenus, devaient s'adresser à des organismes de bienfaisance : Les Chevaliers de Colomb ou la Saint-Vincent-de-Paul pour avoir de l'argent ou de l'épicerie ou encore de quoi se chauffer. Dans les villages, les familles pauvres étaient connues et les voisins généreux partageaient le peu qu'ils avaient bien souvent.

Ce n'est que dans les années 1960 que les droits aux besoins essentiels ont été reconnus et en 1969 qu'est arrivée la loi de l'Aide sociale. Avant, la pauvreté était laissée au bon vouloir de la population. Chez-nous, on était incité à prendre soin de nos vêtements parce qu'ils partaient pour une famille dans le besoin quand ils ne nous faisaient plus. On n'a jamais su laquelle.

Je dis pauvreté, mais c'était plus que ça. Les femmes et les enfants qui vivaient de la violence et des abus de toutes sortes devaient rester et endurer. Comment partir avec plusieurs enfants ? Comment les nourrir et les habiller ?

Mes parents, du fait qu'on les trouvait très instruits, étaient très sollicités par tout le monde. Le médecin du

village avait demandé à ma mère de l'assister aux accouchements (les femmes donnaient naissance à leurs bébés chez elles on n'a rien inventé en ce sens-là) et de bien vouloir donner des soins aux personnes malades, soit pour des pansements à changer ou des injections à donner à tous les jours.

Ma mère partait donc tous les matins faire sa tournée de malades à domicile, été comme hiver. C'était du bénévolat bien entendu. Il ne serait jamais venu à l'idée de quelqu'un de lui offrir un revenu, même pas à l'idée du docteur et même pas à l'idée de ma mère elle-même.

Souvent des gens venaient à la maison lui demander des conseils sur leur santé ou sur d'autres sujets. C'est bien connu que, quand on est instruit, on connaît toutes les réponses, sur tout. Elle les recevait avec plaisir. Je crois bien que ça la valorisait.

D'autres personnes venaient pour rencontrer mon père. Il remplissait les déclarations de revenus (les rapports d'impôts, à l'époque) pour beaucoup de gens qui n'y comprenaient rien ou encore qui avaient reçu des lettres du gouvernement ou autres et qui ne

savaient pas lire. Il était officier de placement au bureau d'Assurance chômage et aidait des gens dans l'exercice de ses fonctions à recevoir des prestations qu'ils n'auraient pas eues autrement. Il était très apprécié et respecté dans notre milieu.

Il était membre des Chevaliers de Colomb et de la Saint-Vincent-de-Paul et peut-être d'autres organismes encore et aidait les familles pauvres à ne pas mourir de faim ou à avoir quelque chose pour passer l'hiver de façon plus confortable. Bénévolement bien sûr.

Nous avons appris d'eux l'engagement dans la société. Nous avons choisi d'autres façons de faire, mais nous nous sommes toujours impliqués dans les milieux dans lesquels nous avons vécu. L'exemple, ça compte.

Le choix de carrière

Chez-nous, on poursuivait nos études. J'ai donc entrepris mon cours secondaire qui ne s'appelait pas ainsi. On avait le choix entre le cours Général ou le Commercial, le Classique ou le Scientifique. J'ai choisi le cours Général qui durait quatre ans : 8^e, 9^e, 10^e et 11^e année. Avec le cours Commercial, on se dirigeait vers le marché du travail tout de suite après, comme secrétaire. Avec le cours Général, on pouvait aller à l'École normale, pour devenir enseignante, ou à l'École des infirmières.

Il ne nous était offert aux filles que ces trois options. On considérait, à l'époque que le travail des femmes à l'extérieur de la maison était temporaire. La moyenne d'années d'enseignement était de 2 ans. Après, les filles se mariaient et restaient à la maison pour s'occuper du mari et des enfants. Il était reconnu socialement que ce que les femmes avaient à faire c'était d'avoir des enfants et de rester à la maison.

Si tu ne voulais pas ça, tu restais « vieille fille » ce qui était mal vu parce que ça voulait dire qu'aucun homme n'avait voulu de toi et non l'inverse, ou tu entraies chez les sœurs. On appelait ça « avoir la vocation ». Plusieurs

filles qui ne voulaient pas avoir la même vie que leur mère ont eu la vocation.

En communauté religieuse, il y avait plus d'ouvertures. Selon la communauté choisie on pouvait quand même être infirmière ou enseignante; mais d'autres possibilités existaient aussi : aller enseigner à d'autres nations, étudier un métier, ou étudier jusqu'au doctorat en différents domaines même les professions libérales. L'objectif des communautés religieuses étant l'autosuffisance toutes les études étaient possibles. Ma mère racontait que chez les sœurs grises, il y avait même des cordonnières.

J'ai tellement aimé l'école que j'en ai fait ma carrière. Après ma onzième année, je suis allée à l'École normale Notre-Dame de Montréal pour avoir mon brevet d'enseignement. Il manquait tellement d'enseignantes au primaire que les gens de la Commission scolaire de Montréal étaient venus rencontrer toutes les finissantes avec autant de contrats que de finissantes. Nous étions toutes embauchées si on le souhaitait.

Le Québec était divisé en zones, Montréal était la zone 1. Chaque zone offrait le salaire qu'elle voulait.

Montréal offrait plus que les autres. J'ai signé mon premier contrat avec la Commission scolaire de Montréal. Je gagnais 3 700,00 \$ pour l'année. C'était un salaire de filles. Les hommes gagnaient plus. Je ne le savais pas à l'époque.

Ma deuxième année d'enseignement, je l'ai faite dans mon village natal. Je gagnais moins : 2 900,00 \$ pour l'année. Je n'étais plus dans la zone 1. Cette année-là, j'ai appris que mon collègue mâle, qui enseignait au même niveau, gagnait lui, 4 000,00 \$ parce qu'il était un homme et que la société considérait l'homme comme le chef de famille et le travail des femmes comme une distraction en attendant d'avoir des enfants.

Malgré tout, c'était beaucoup mieux que ce que vivaient nos collègues des écoles de rang dans les campagnes qui seront défendues par Laure Gaudreault, pionnière du syndicalisme enseignant au Québec.

Voyons ce qu'il en était :

«À condition de ne pas tomber malade, une institutrice rurale gagnait 125,00 \$ par an, ce qui représente environ le dixième de ce que pouvait gagner un instituteur urbain.»

À même son maigre traitement, elle devait payer le bois de chauffage, les manuels scolaires, les craies, les brosses et bien évidemment, les produits d'entretien dont elle avait besoin pour faire « son » ménage dans « son » école. »

« ... des animaux primés dans des expositions pouvaient rapporter jusqu'à 400,00 \$, alors que l'institutrice qui s'était distinguée dans l'exercice de sa fonction se voyait attribuer la modique somme de 20,00 \$... ».

« ... Le plus souvent, les institutrices rurales, très jeunes et isolées, souffraient en silence. Elles redoutaient de subir, au moindre signe de rébellion, le courroux de MM les Commissaires, de MM. les inspecteurs, de M. le curé ou, pire encore, de Mgr l'évêque ... »

« L'instruction n'a pas de prix, dit-on. Sans doute est-ce la raison pour laquelle on ne nous paie pas » dit Laure Gaudreault.

Extrait de Mme Laure Gaudreault, pionnière du syndicalisme enseignant au Québec. Betty Achard dans la revue « Madame », septembre 2003

Là, les jeunes filles bien élevées que nous étions, ont commencé à rouspéter. La révolution tranquille s'annonçait, par le frère Untel, on en était. On ne demandait pas mieux que d'embarquer dans ce

mouvement qui allait nous délivrer de l'emprise des curés qui géraient tout. L'époque Duplessis, la grande noirceur annonçait sa fin.

Les communautés religieuses qui dominaient tout le système d'éducation du Québec avaient peur de perdre leurs pouvoirs. À l'École normale, on nous faisait prier Marguerite Bourgeois, fondatrice des sœurs de la Congrégation, pour que le ministère de l'Éducation n'advienne jamais.

Et oui, je vous parle du temps de la préhistoire où le ministère de l'Éducation n'existait pas encore. J'ai commencé à enseigner en 1962. Le ministère a vu le jour en 1964. Monsieur Paul Gérin-Lajoie en fut le fondateur et en devint le ministre. On jubilait. Enfin, l'Église et l'État allaient être séparés vraiment ? Est-ce que ce n'est pas de ça dont on parle encore ? Il faut croire qu'après 50 ans, tout n'a pas été dit.

Mon statut avait changé, maintenant, j'enseignais. De la fille de Georges, j'étais devenue Mademoiselle et les hommes soulevaient leur chapeau quand ils me croisaient sur la rue, même ceux que je ne connaissais pas. D'autres, hommes et femmes, m'arrêtaient dans

la rue pour me demander conseil sur différents sujets. J'avais 19 ans. On jouissait d'un grand prestige et les gens croyaient que j'avais réponse à tout. La fonction d'enseigner était vénérée.

On ne pouvait pas enseigner si on était enceinte. Se présenter avec son gros ventre devant les enfants aurait été scandaleux. Alors, si on attendait un enfant, on ne le disait pas (on nous aurait immédiatement congédiée) et on finissait l'année en juin, mais on ne revenait pas à la rentrée de septembre. On démissionnait. Évidemment sans congé de maternité.

Ce n'était pas encore un syndicat comme on le connaît maintenant, mais Laure Gaudreault avait fondé, en 1936, l'Association catholique des institutrices rurales et de ce fait, jeter la semence qu'il fallait. Je crois que c'est en 1968 que les enseignantes et les enseignants de Montréal ont décidé de faire la grève pour de meilleures conditions de travail. La population découvrait qu'enseigner, c'était autre chose qu'une vocation, que c'était aussi un travail pour gagner sa vie. Mêler l'argent et la vocation était un vrai péché. On ne nous l'a jamais pardonné. Le prestige s'est affalé d'un seul coup. On ne l'a jamais retrouvé.

Donc, en 1962, me voilà maîtresse d'école. J'enseigne à Pointe-aux-Trembles et j'habite chez mon oncle Pierre, ma tante Thérèse et leurs enfants. Il fallait que je continue d'être surveillée. Je ne pouvais pas me louer un appartement et y habiter seule. Tant qu'une fille n'était pas mariée, elle devait être sous la gouverne de son père qui transfèrera ses pouvoirs de tutorat à son mari le jour du mariage. L'un et l'autre ont essayé ça avec moi, sans trop de réussite. Légalement, une femme était considérée comme étant mineure toute sa vie.

J'en étais donc à ma première année d'enseignement. C'était une école nouvellement construite, dans un nouveau quartier. À mesure que de nouveaux élèves arrivaient, dans le courant de l'année, on les dirigeait dans ma classe. C'était le privilège des plus anciennes de ne pas avoir ce trouble de plus. J'enseignais en troisième année primaire. Je gagnais 50,00\$ net par semaine, pendant 10 mois. L'été, pas de salaire. Je payais 10,00\$ par semaine de pension. C'était un bon revenu.

L'air était pourri. Les raffineries de Montréal Est, tout à côté projetaient dans l'atmosphère des tonnes de CO² qui empoisonnaient la vie de tout le monde. Le linge sur les cordes à linge était picoté de petits points noirs et prenait avec le temps une teinte grisâtre. Au printemps, quand les jours chauds arrivaient, ça sentait tellement mauvais que l'on ne pouvait pas ouvrir les fenêtres. Imaginez, avec une quarantaine de petits dans le même espace.

L'année suivante, les règles n'avaient toujours pas changées. On mettait dans une même classe des enfants qui doublaient et redoublaient autant de fois que les notes de passage à un degré supérieur n'étaient pas atteintes.

Il n'y avait pas non plus de règles qui limitaient le nombre d'élèves dans une même classe. De sorte que j'avais une classe de quatrième année primaire, de 45 élèves garçons, de 8 ans à 16 ans (les garçons et les filles étaient séparés). Mon bureau était appuyé au mur, ma chaise à côté et l'espace classe était entièrement couvert de chaises et de pupitres.

La secrétaire de l'école était la secrétaire du directeur. Elle n'était pas là pour nous et nous devions tout faire. Le Journal d'appel dans lequel on listait (à la main) tous les noms des élèves et dans les colonnes à côté, toutes leurs notes. J'en avais deux : il y avait 30 espaces pour les noms des enfants. À la fin de chaque mois (parce qu'il y avait un bulletin par mois) on devait balancer. Ce travail se faisait chez nous, les fins de semaine, en plus des corrections et de tout le reste. Quand tout balançait, on rédigeait les bulletins. On devait aussi concevoir et élaborer toutes nos activités, les cahiers d'activités n'existaient pas encore. On était vraiment employé à temps plein, 7 jours sur 7.

Pour faire des copies pour chacun des élèves, on tapait à la machine à écrire sur un papier qui en recouvrait un autre couvert d'une espèce de couche de cire noire : un « papier carbone » que ça s'appelait. Si on faisait une erreur, on devait retirer le travail de la machine à écrire, relever la première page et gratter l'erreur sur la cire. On remettait ensuite le tout dans la machine à écrire et on zigonnait pour que ça arrive juste avec la ligne précédemment commencée. Quand la page était terminée, on allait passer ça au Stenso : on coinçait la

feuille sur un rouleau d'acier inoxydable qui tournait quand on l'actionnait à la manivelle à bras (encore) et qui rejetait des copies que l'on comptait parce que la machine ne le faisait pas. Et là, presque à tout coup, on découvrait une autre erreur qui nous avait échappée.

Loin des imprimantes d'aujourd'hui qu'on a juste à regarder pour que ça marche, vous dites?

Un jour, au bureau où travaillait mon mari, une calculatrice à mémoire fraîchement inventée est arrivée. Elle coûtait 15 000,00 \$. Elle était grosse comme une caisse enregistreuse de magasin avec une manivelle (cette époque n'était pas encore révolue) qu'il fallait actionner à chaque entrée pour qu'elle mémorise les données. On a accepté de me la prêter à chaque fin de mois. Elle encaisse tout et me crache la moyenne de la classe à la fin. « J'en revenais pas ». Un vrai bonheur.

Quand j'enseignais la nouvelle catéchèse, pour laquelle j'ai été formée à l'École Normale, j'utilisais la Bible. Jusqu'alors, l'Église défendait aux fidèles de lire la Bible. Les textes devaient être interprétés par les prêtres.

Mais, le Vatican annonçait l'arrivée de ce changement et les gens avaient peur. Plusieurs fois pendant mon enseignement, j'ai vu les commissaires de la Commission scolaire dans la fenêtre de ma porte de classe, à regarder et à écouter ce que je disais. Jusqu'à ce que je leur ouvre et les invite à rentrer. Ils ne sont plus revenus.

Qui étaient-ils pour juger de mon enseignement, eux qui ne savaient ni lire ni écrire? Mon père, secrétaire de la Commission scolaire, en plus de son emploi, bénévolement, était le seul à savoir lire et écrire. Même le président signait son nom d'une croix, en présence de témoins. Une Commission scolaire de petit village ne requérait pas la présence permanente d'un poste de secrétaire comme maintenant. Les tâches à accomplir n'étaient pas de donner des orientations, mais surtout de payer les employés.

Je suis enceinte depuis février et je présente ma démission en juin. « Je ne reviendrai pas en septembre, mon petit doit naître en octobre », ai-je dit. Avec mon 4%, je m'achète une laveuse et une sécheuse Maytag. La planche à laver pour les couches, ça ne m'a jamais

intéressée. Les couches jetables n'existaient pas encore.

L'ère de l'air

Les petits drôles qui s'essayaient à voler, du temps de ma mère, ont finalement réussi. Ma mère nous racontait que, quand les enfants, dont elle, entendaient le moteur d'un avion, ils couraient au bord du lac pour le voir passer. C'était tellement nouveau et tellement impossible que cela tienne dans les airs que tout le monde s'émerveillait et qu'en même temps, chacun se faisait la promesse de ne jamais embarquer là-dedans.

Quand j'étais enfant, mon père nous avait amenés un dimanche voir les avions à l'Aéroport de Dorval. Ce n'était plus les petites choses fragiles aux ailes de papier ou de tissu des premiers aéroplanes. Les Lockheed étaient passés par là. Il y avait eu la guerre et on avait construit de solides machines pour transporter des soldats et du matériel de guerre. On avait aussi construit des machines à tuer qui transportaient des bombes. C'était du solide.

Ce savoir-faire a ensuite servi dans la vie civile à transporter des gens, du courrier et des marchandises. Les gens ont commencé à apprivoiser et à utiliser ce moyen de transport pour voir du pays et des pays, et à s'en aller au chaud quand c'était le froid ici. On a même bientôt utilisé l'avion pour augmenter le

commerce international que l'on faisait uniquement par bateau, il n'y avait pas si longtemps.

Et puis, le boum s'est répercuté jusque là-dedans. L'idée de se promener dans les airs a évolué jusqu'à la lune. John F. Kennedy lançait le programme Apollo, le 25 mai 1961, pour ne pas avoir l'air d'un ti-clin aux yeux des Soviétiques qui avaient déjà commencé des études en aérospatiale.

La NASA naissait avec pour objectif de mettre un homme sur la lune avant la fin de la décennie. C'est bien pour dire, hein, que des fois les grandes choses viennent de l'orgueil d'un seul homme. La NASA s'est alors mise à toute vitesse à entraîner des gens qui deviendraient des astronautes. Des machines spéciales pour les entraînements sont construites. On crée des plans pour des fusées porteuses de vies humaines.

Le 21 juillet 1969, objectif atteint par la mission Apollo 11. Toutes les populations du monde étaient soudées à leur écran de télévision. Certaines personnes pensaient et croyaient fermement que ce n'était qu'un film, tellement que ce qui se passait là sortait de

l'ordinaire et dépassait tout ce que l'on avait pu voir jusque-là.

Plusieurs autres missions sont lancées par la suite. La science des matériaux en profite et tous les autres domaines aussi dont l'informatique, les communications, la cartographie, la photographie, etc. Que de belles photos de la terre nous avons reçues! En même temps, nous prenions conscience du caractère vulnérable de notre planète et un sentiment de vouloir la protéger naissait dans le monde entier.

D'autres missions sont lancées sur Mars depuis, et les sondes Voyager, lancées en 1977, conçues pour explorer notre système solaire, continuent à nous envoyer des messages même si elles sont sorties de notre système solaire depuis 2012.

Des savants de plusieurs pays font des ententes pour certaines expéditions et certaines expériences. Ce qui était absolument impensable il n'y a encore que quelques années.

Des accidents, des pertes de vie, c'est sûr, comme je pense que ça a dû se passer dans les grandes aventures

des explorateurs d'autrefois. Mais « Un grand pas pour l'humanité » comme a dit Armstrong en touchant le sol lunaire.

Et la Station spatiale maintenant qui accueille des chercheurs de plusieurs pays autrefois ennemis. Oh! Je ne dirais pas qu'ils sont devenus amis, mais il y a un début à tout. Et les recherches nous apportent des résultats qui amélioreront encore nos conditions de vie sur terre.

Nos yeux se tournent vers l'infini.

Le retour

J'ai mis mes 3 enfants au monde et je ne suis revenue à l'enseignement à temps plein que 15 ans plus tard. Alors là, quelle surprise! La machinerie : des photocopieurs, des imprimantes, des ordinateurs, ça ne finissait plus. Et pas de bras, manivelle ou autre machin à tourner ou à actionner à force de bras. En plus, des services de secrétariat.

Au niveau du matériel scolaire, pour les élèves et pour les enseignantes, des maisons d'éditions publient des volumes complets que l'on n'a pas à faire nous-mêmes, des cahiers pédagogiques et tout un outillage intéressant et créatif.

Les syndicats se sont structurés et les conditions de travail ont beaucoup changé. Les salaires ont pas mal plus d'allure et tendent à s'uniformiser après un certain nombre d'années, entre les femmes et les hommes.

Ce que je voyais toutefois, c'est qu'au niveau de la pédagogie, rien n'avait vraiment changé. On patageait dans les mêmes eaux, on réfléchissait aux mêmes questions auxquelles on ne trouvait pas de

réponse. On formait comités sur comités, on parlait, on parlait, on parlait, mais toujours des mêmes affaires. On implantait une nouvelle réforme après une nouvelle réforme et tout le monde se mettait à chialer, les parents, les enseignants et les autres personnels, mais ça n'avancait toujours à rien.

POUR RIRE :

ÉVOLUTION DE L'ENSEIGNEMENT

Les réformes successives et désordonnées de l'enseignement ne font pas l'unanimité. Une récente étude nous présente cette amusante comparaison entre les différentes manières de présenter un simple problème de mathématique en trente ans d'évolution.

ENSEIGNEMENT DE 1960

Un paysan vend un sac de pommes de terre pour 10\$. Ses frais s'élèvent au $\frac{4}{5}$ du prix de vente. Quel est son bénéfice?

ENSEIGNEMENT TRADITIONNEL DE 1970

Un fermier vend un sac de pommes de terre pour 10\$. Ses frais s'élèvent au $\frac{4}{5}$ du prix de vente, c'est-à-dire à 8\$. Quel est son bénéfice?

ENSEIGNEMENT MODERNE DE 1970

Un fermier échange un ensemble «P» de pommes de terre contre un ensemble «M» de pièces de monnaie. Le cardinal de l'ensemble «M» est égal à 10\$ et chaque élément de «M» vaut 1\$. Dessine 10 gros points représentant les éléments de l'ensemble «M». L'ensemble «P» des frais de production comprend deux gros points de moins que l'ensemble «M» Représente «F» comme sous-

ensemble de «M» et donne la réponse à la question suivante: Quel est le cardinal de l'ensemble «B» des bénéfiques? (à dessiner en rouge)

ENSEIGNEMENT RÉNOVÉ DE 1980

Un agriculteur vend un sac de pommes de terre pour 10\$. Les frais de production s'élèvent à 8\$ et le bénéfice est de 2\$. Devoir: souligne les mots «pommes de terre» et discute-en avec ton voisin.

ENSEIGNEMENT RÉNOVÉ DE 1990

Un péizan kapitalist privilégié sanrichi injustement de 2\$ sur un sac de patat. Analiz le tekst et recherche les fôtes de contenu, de grammère, d'ortograf, de ponctuation et ensuite di se que tu panse de sète maniaire de s'anrichir.

.....

Source: Origine inconnue.

Publié dans l'INTERCOMM-EXPRESS.

Journal publié par la Direction des communications du ministère des Communications.

Rédacteur en chef: Jocelyn Dionne

Secrétaire de rédaction: Sylvie Jenkins.

*Pour informations additionnelles ou pour soumettre un texte:
418-643-1529.*

Toute reproduction autorisée en citant la source.

L'informatique

Un jour, mon patron m'a offert d'avoir un ordinateur dans mon bureau. Je n'enseignais plus, j'étais devenue conseillère pédagogique. J'ai bien sûr accepté. Je commençais, sans le savoir, une période de ma vie qui allait me demander des apprentissages auxquels je n'étais pas du tout préparée. Un des principes pédagogiques que je connaissais, c'était de partir de quelque chose de connu pour aller, un pas plus loin, pas deux, un seul, vers quelque chose d'inconnu.

Miséricorde!

Je n'avais jamais vu une chose pareille. Je n'avais aucune référence avec quelque chose de connu. J'ai appris où était le bouton pour l'allumer. Je commençais vraiment au début. Je venais de débarquer de l'astéroïde du Petit Prince où toutes les difficultés de cet ordre avaient été franchies, de la belle écriture au transparent à la tache d'encre du porte-plume.

Je devais effacer de mon cerveau, avec une efface de qualité pour qu'il n'en reste pas trace, tout ce que j'avais appris concernant l'écriture et les beaux tableaux faits main. Mon cerveau s'y refusait d'aplomb. Je n'avais pas encore les synapses que ça me prenait et mon cerveau

refusait de me les tricoter. Dans ma tête, c'était le magma originel, la confusion totale.

Courageuse, j'allumais mon ordinateur en arrivant à mon bureau et j'allais me chercher un café. Quand je revenais, je me retrouvais devant un écran noir dans le haut duquel scintillait un petit quelque chose. Qu'est-ce que ça pouvait bien vouloir dire? Je n'étais pas plus avancée.

Doucement, sans faire de bruit, je m'approchais et je touchais à ce que j'ai appris à nommer, la souris. Cet objet servait de lien avec le truc scintillant : le curseur. Voilà, mon cours de base était réussi. Un bouton d'allumage et deux mots de vocabulaire. Mon cerveau s'appriivoisait, même si mon cœur gardait en lui une profonde nostalgie d'un autre temps, c'est-à-dire la semaine d'avant.

« J'en ai rushé un coup ». J'écrivais 10 minutes et je sentais la sueur me couler dans le dos. J'arrêtais et je recommençais plus tard quand j'avais pris le temps de refaire mon courage à deux mains; et du courage à deux mains ça m'en a pris pas mal.

**« Et le ciel dans son infinie bonté,
m'a envoyé un ange. »**

Elle est arrivée un matin avec son rire de fée Clochette pour être ma secrétaire. Je la voyais assise à son bureau et je me sentais en sécurité avec mon ordinateur. Je lui posais une question et elle me répondait : « Écris et quand tu seras mal prise, tu me le diras ». Une vraie enseignante. Elle m'a tout appris en informatique ce que j'avais besoin d'apprendre à ce moment-là. Puis, elle est partie, emportée par le cancer. Elle m'avait donné la confiance et la solidité nécessaire pour continuer d'apprendre plus. J'arrivais de loin, elle m'a aidée à sortir de mon Moyen-Âge et à entrer dans ma Renaissance.

Merci Francine.

J'ai encore des difficultés. Les changements vont vite et je ne suis pas informaticienne. J'ai fini par renoncer à être à la fine pointe de tout. La folie me guettait. Tout ça va plus vite que mon violon. Je me perfectionne toujours, mais à mon rythme.

De Wordperfect, avec toutes ses fonctions que l'on devait retenir par coeur, à Word avec la dernière version, la marche a été très, très haute. Je l'ai franchie. J'écris maintenant aisément à l'ordinateur. Je garde toutefois ma plume-fontaine et mon porte-mine à ma portée, pour me faire plaisir.

Pour les autres affaires informatiques ou électroniques, c'est une autre paire de manches. Les cassettes Bêta, les cassettes VHS, les enregistreuses, la télévision HD, les CD, les graveurs CD, les lecteurs de tout acabit, les Bluetooth, les oreillettes de toutes sortes, j'ai regardé sans toucher. Je ne comprends pas comment tout cela fonctionne. Je me contente d'en profiter. Il y a toujours un boutte.

À peine ai-je eu le temps de voir des cellulaires que les iPhone arrivaient. Il a fallu que je comprenne par moi-même que c'était pareil, mais pas pareil. Vous vous souvenez du téléphone en bois de mon enfance ? Bon.

Aujourd'hui

Tout ce que je vous ai raconté ne remonte pas d'aussi loin qu'il y paraît. On dirait une évolution de plusieurs centaines d'années, mais il n'en est rien. Tout cela s'est passé sur une période d'à peu près 60 ou 65 ans.

Le guénillou n'est plus, la pompe à eau à main non plus. Tout s'est amélioré, tout s'est transformé, pour le mieux, j'en suis certaine. Les travailleurs manuels risquent moins de laisser les doigts ou même la main complète dans des machines rudimentaires dangereuses. Que d'accidents qui en ont estropié ou tué plus d'un! Que de mineurs qui sont restés au fond du trou ! Et tout ça avec seulement le merci de l'employeur. Je ne dis pas qu'il n'y a plus d'accidents de travail, mais les choses se sont améliorées et des protections ont été mises en place. Les choses s'améliorent encore. Le génie humain a regardé ce qui existait déjà et y a inséré de l'électricité, de l'électronique, de l'informatique pour nous faire franchir une étape cruciale vers un avenir cosmique.

Quand j'entends les vieux, dire : « C'était le bon vieux temps », je ne comprends pas. Tout était difficile, dur physiquement, avec tous ces manches, manivelles, chaînes et leviers que l'on devait activer à force de bras,

avec tous ces efforts physiques que l'on devait déployer pour des résultats souvent pas bien terribles. Machine à laver, machine à coudre : c'était toujours en bois avec des manches pour actionner les appareils. Et quand il n'y en avait pas, la force physique était le principal outil.

« C'était ben d'l'ouvrage ».

Laure Gaudreault a dit : « *Non, ce n'était pas le bon vieux temps. On s'est arraché le cœur à le changer.* »

Ce qu'il nous reste de ce temps, ce sont des images romantiques de campagne ou des vieux meubles dans les boutiques d'antiquaires. Conservons ces vieilles choses qui ont exigé tant d'efforts, d'énergie et de temps de fabrication. C'est le respect que l'on doit à nos anciens et l'héritage qu'ils nous ont laissé. C'est précieux. Conservons aussi ces œuvres sacrées des églises. C'est notre patrimoine culturel payé avec les sous des gens pauvres.

Avec les fabuleux changements que nous avons vécus en si peu de temps, nous sommes passés de l'ère physique à l'ère intellectuelle. De l'ère des manivelles à l'ère des pitons. La force physique ne tient plus le

premier rang et les boutons ne sont qu'une étape. La prochaine sera celle de la voix. On n'aura qu'à dire, mais c'est déjà commencé.

Quelle belle époque a été et est toujours la mienne. J'ai vu tous ces changements. Et ce n'est pas fini. J'ai vu évoluer la société à une vitesse effarante. Je vois grandir les petits qui sont nés avec un bagage tellement différent du mien. Ils savent comment fonctionne toute cette technologie si nouvelle pour nous et qui leur apparaît comme allant de soi. Ils sont arrivés en sachant. C'est un virage dans l'histoire de l'humanité. Je veux vivre les yeux et le cerveau ouverts pour voir la suite.

La vie des femmes

Tout au long de ces pages, je vous ai parlé des femmes et de ce qu'était leur vie difficile, sans droit et sans pouvoir. Pourtant ce sont ces femmes qui ont bâti notre pays, tant celles qui ont fondé des communautés, des écoles, des hôpitaux, que les mères à faire des dizaines d'enfants et à les éduquer.

Elles ont tenu à bout de bras la langue française et la foi. Elles ont nourri des multitudes d'enfants, elles ont fabriqué le pain et la soupe, elles ont filé la laine et tricoté les vêtements chauds, elles ont soigné et guéri, écouté, consolé, guidé et conseillé et plus encore et sans beaucoup de moyens : un petit couteau à patate, un brin de laine, des boutons de chemise conservés et réutilisés.

Elles ont même trouvé le temps d'aller travailler en usine quand les hommes sont partis en guerre. Elles voulaient aider. Elles ne savaient pas que ça les aiderait à changer leur vie. Elles gagnaient de l'argent pour la première fois et elles devenaient autonome financièrement.

Le mouvement féministe commencé quelques années auparavant a pris de l'ampleur. Elles se sont regroupées et gagné le droit de vote, l'autonomie financière, le droit de parole, le droit de signer pour elle-même et la pilule

anticonceptionnelle leur a donné le droit de faire des enfants quand elles voudraient et le nombre qu'elles voudraient.

Aujourd'hui, les femmes travaillent et gagnent leur pain. Elles n'en fabriquent plus, mais elles ont les moyens d'en acheter. Elles conduisent leur auto et quelquefois leur moto et même des camions longue distance.

Des services ont été mis en place pour les plus démunis, tant hommes que femmes. Tout est mieux ? Bien sûr. Elles ne s'arrachent plus les jointures sur la planche à laver. Mais tout n'est pas dit pour autant. Il reste à faire beaucoup pour maintenir les droits acquis que l'on sent chambranler de temps en temps.

Que la vie des femmes se soit améliorée a contribué à améliorer la vie des hommes aussi. Un employé d'usine m'a expliqué que des moyens facilitants avaient été installés depuis que des femmes étaient arrivées dans l'entreprise et qu'ils pouvaient profiter de forcer moins et de travailler de façon plus sécuritaire.

Conclusion

Ma table d'écriture devant la fenêtre, je regarde la marée qui monte, les oiseaux marins qui dansent entre les herbes. Les oies blanches qui arrivent, ce matin, sur le fleuve, en leur sanctuaire, comme à chaque automne.

Je regarde l'iPhone prêté à côté de moi. À chaque fois, j'ai la même appréhension que lorsque je regardais mon premier ordinateur. D'autant qu'il ne m'appartient pas.

Dans quelques jours, je n'aurai plus besoin du téléphone de mon fils. Je le lui rendrai. Il le donnera à sa petite-fille, donc à mon arrière-petite-fille Daphnée qui sait déjà, elle, à 8 ans, très bien s'en servir.

Elle a dans les yeux la couleur de l'avenir, la couleur de la suite à donner à tout cela, elle a dans son cœur les pas de danse et le chant qui seront peut-être la prochaine étape d'évolution de l'humanité en marche. Je la regarde et j'apprends encore.

Comme Magda Hollender Lafon :

« Je reste jusqu'à la fin de mes jours
une fervente apprentie ».

Annexes

« *C'était le temps du Guénillou* »

Auteure : Claudette Lockhead

RECETTE DE SAVON DU PAYS

(installation en plein air)

Pour faire ce savon, cela comprend deux opérations : le consommage des graisses, suifs ou déchets gras, débris d'abatage, etc.

Pour 25 lbs de résidus de gras, il faut :

3 lbs de caustique et de l'eau froide pour couvrir entièrement

Il faut commencer par faire fondre le caustique

Préparez un bon feu sous un grand chaudron de fer.

Ajoutez le caustique et l'eau pour couvrir entièrement; puis ajoutez les résidus gras.

Faites bouillir et laisser mijoter de 2 à 2½ heures.

Ajoutez de l'eau au besoin pour empêcher de brûler.

Quand le consommage est fait, éteignez le feu, laissez-le refroidir.

Le lendemain, coupez en morceaux, pesez le gras pour faire le savon.

25 lbs de gras, 8 lbs de résine, 7 lbs de caustique, 6 gallons d'eau froide environ, 1 gallon de gros sel.

Mettez dans le chaudron de fer l'eau et le caustique et laissez dissoudre.

Ajoutez la résine après avoir fait un feu doux pour dissoudre complètement.

Lorsque c'est dissous, mettez le gras; brassez pour le faire fondre et pour que le savon cuise également.

Faites cuire sur un feu doux pendant 2 à 2½ heures. Lorsque le savon a bouilli quelque temps, plongez la palette de bois et soulevez-la, si la palette de bois se décharge par paquets, il est temps d'ajouter le sel en brassant. Laissez bouillir encore quelques minutes.

Lorsque de nouveaux bouillons apparaissent, si cela apparaît clair, il y a assez de sel; s'il en faut, ajoutez par petites quantités. Si après avoir ajouté le sel, le savon contient des petits grains en forme d'œufs de poisson, il est trop cuit. Il faut alors ajouter beaucoup d'eau froide et brasser jusqu'à ce que ces derniers aient disparu.

Le lendemain, coupez le savon en morceaux.

Source : Walker Gagné, Émilienne « *La cuisine de mes grands-mères* ».

« C'était le temps du Guénillou »

Auteure : Claudette Lockhead

BLÉ D'INDE LESSIVÉ

Faites bouillir une pinte de cendres de bois franc et 1 gallon d'eau durant quelques minutes;

Laissez reposer. Décantez et jetez la cendre.

Dans un autre récipient, mettez une pinte de blé d'Inde canadien, 10 pintes d'eau et 1 pinte de cette lessive.

Laissez bouillir environ 3 heures ou jusqu'à ce que le blé d'Inde soit entièrement cuit, c'est-à-dire jusqu'à ce que les petits points noirs commencent à décoller.

Retirez du feu, rincez, égouttez et rincez de nouveau.

Faites bouillir à l'eau claire environ ¼ d'heure, retirez, rincez de nouveau.

Laissez tremper à l'eau claire 4 ou 5 heures; étendez pour sécher.

Le blé d'Inde sera meilleur s'il a gelé avant de sécher.

Source : Walker Gagné, Émilienne « *La cuisine de mes grands-mères* ».

« *C'était le temps du Guénillou* »

Auteure : Claudette Lockhead

LA FLACATOUNE

Tu prends deux siaux de son que tu jettes dans une grande cuve. Tu varies ensuite dessus dix siaux d'eau et une boîte de houblon. T'ajoutes dix livres de sucre et une pinte de m'lasse noire, ben épaisse. Tu mélanges à plein, pis tu laisses fermenter jusqu'à 3 trois semaines.

Mais j't'avartis, ça pue fort sans bon sens les promesses d'enivrement et tu risques de t'souïler juste à humer la future boisson.

Quand la fermentation grouille pu dans la cuve, tu prends c't'espèce de bouette pas mal liquide, pis tu la fais chauffer par paquet dans un grand alambic de cuivre, dont le serpent se tortille comme la queue de plusieurs cochons boute à boute. Là il faut être patient, pis surtout faut pas boire tout'suite l'espèce d'eau blanchâtre qui sort à l'autre boute avec un air si tant doux et pas malin, parce que t'as affaire à de la flacatoune pure. Si tu te laisses tenter trop vite par les lichettes sur le boute du serpent, tu vois pas l'heure de finir, parce que tu t'souïles avant. Crois-en mon expérience, ça m'a joué des vilains tours qui m'ont coûté plusse d'indulgences plénières que j'en avais en réserve !

Mais si tu fais comme j'te dis, ça devrait te rapporter de quatre à cinq bouteilles de bonne flacatoune de première qualité pour les fêtes. Ensuite, t'as juste à recommencer, pour en faire d'autre, car y faut pas que personne en manque.

D'ailleurs, le curé lui-même apprécie à sa juste valeur une goutte de flacatoune dans un petit verre de vin de messe (le caribou) les jours de fête.

« Ça n'a jamais fait de mal à personne, au contraire ».

Source : Jean Boisjoly. Sur la côte-très-très-au-nord. 1991

Remerciements

À tous ceux qui m'ont inspirée par un bout de phrase, une idée, un mouvement d'impatience ou des suggestions à la suite de leur lecture de mon manuscrit, ils se reconnaîtront : mes enfants, mon conjoint, mes amies. Merci à Robert mon premier lecteur et critique et merci aussi pour les photos.

Merci à mon fils Yannick pour son analyse et ses suggestions d'ajouts

Merci à mon frère Jean-Pierre pour la révision et la correction. Merci à Lory-Ann pour sa collaboration spéciale en photo.

Merci à Raymond d'avoir conservé de vieilles choses du passé et de m'avoir permis de les photographier.

Merci à mes petits-enfants d'aujourd'hui d'être là. Je les entends penser, je les écoute chanter et dire des choses qui m'étonnent, je les regarde danser et je remplis mon cœur de leurs rires et de leur douce folie.

Merci à Annie Houde pour le travail de mise en page, pour sa créativité, ses suggestions et l'invitation d'éditer et de distribuer mon livre sur le site de sa boutique en ligne www.sincerementvotre.ca .